

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
VEILLEUSE.

VIII

LE PRIX DE L'ARGENT.

Si un tableau porte sa date par le costume des personnages, les moyens de transport indiqués dans un récit laissent aussi deviner l'époque des événements racontés. Ainsi, dire que Pholoë prit le chemin de fer de l'Ouest, c'est faire connaître involontairement que cette histoire véritable s'est passée il n'y a pas longtemps.

Ce chemin de fer traverse, comme on sait, l'immense forêt de Saint-Germain sous un dôme de verdure, et ne quitte pas ensuite les bords de la Seine, qui déroulent sous les yeux des spectateurs leurs magiques panoramas. Les anneaux du grand fleuve y forment souvent par leurs détours comme des lacs encadrés de montagnes bleues qui font place à de riches prairies animées par des troupeaux ruminants ; puis vient le cortège des pommiers, des vergers chargés de fleurs ou de fruits, des villages encadrés de verdure qui glissent au bord de la route.

Pholoë jouissait avec admiration de toutes ces beautés que d'autres voyageurs, par indifférence ou par habitude, laissent passer sans un regard, en allant chercher bien loin de semblables points de vue. Elle devinait partout la main de Dieu dans ces grands spectacles ; et cette main, se disait-elle, doit protéger toutes ses créatures.

25 juillet 1873.

Elle regardait avec confiance ce ciel ouvert se mirant dans les eaux azurées du fleuve, lorsque le convoi de voyageurs plongea tout à coup dans les entrailles de la terre, à travers le ténébreux et éternel souterrain qui précède la station de Vernon.

Les objets qui nous entourent produisent une impression plus vive sur les cœurs troublés ; et quand elle se trouva dans cet enfer, l'obscurité, les cris perçants des sifflets, le grincement des machines, la fumée, les flammes errantes lui semblaient comme une menace de la destinée, comme un pressentiment du malheur ; elle comprit davantage la difficulté de son entreprise, elle entrevit tout l'embaras de sa position personnelle vis-à-vis de l'étranger, si ce dernier moyen lui manquait pour faire honneur à sa signature, ou plutôt à sa parole. Ne pourrait-il se figurer un jour que c'était une scène combinée entre la mère et la fille pour tromper sa sensibilité ? l'idée de ce soupçon la révoltait et lui semblait cependant plus menaçante à mesure qu'elle avançait dans le gouffre du souterrain.

Enfin une lumière éclatante succéda aux ténèbres, et la petite ville de Vernon développa bientôt sous ses yeux ravis ses riantes perspectives. Jamais cité plus indolente ne se coucha pour dormir sur le bord d'un fleuve ; ses vieux ducs ont pris part à la conquête et transmis jusqu'à nos jours en Angleterre la noble bannière et le nom de Vernon. Elle eut ses sièges et ses combats, elle eut ses murailles et ses tours ; — mais depuis, pour être plus à l'aise, elle a dénoué sa ceinture de pierre, elle repose étendue avec nonchalance dans les fleurs de la prairie.

D'un côté, la Seine, couverte d'îles verdoyantes, l'entoure d'une ceinture bleue bordée de montagnes escarpées, de l'autre côté, une pente douce conduit sans fatigue les promeneurs invalides jusqu'à l'antique forêt de Bizy qui couronne l'horizon circulaire. De cette forêt descendent en bouillonnant des sources vives qui déversent aux habitants de la ville des eaux aussi pures qu'un cristal liquide. De là s'échappent ces émanations des chênes et des pins séculaires qui répandent dans l'atmosphère leur parfum et presque leur saveur subtile. De là tombe cette fraîcheur qui s'étend comme un bain vivifiant sur la plaine épuisée par les ardeurs du jour.

Les armes de la ville, tandis que d'autres blasons portent des épées et des tours, les armes de la placide cité portent l'image symbolique de trois bouquets de cresson, avec cette devise : *Semper viret* (elle verdit toujours), et jamais armoiries ne furent plus parlantes. Des souvenirs poétiques se rattachent à cette heureuse résidence ; on montre à l'horizon, à travers les arbres, l'habitation de Casimir Delavigne, qui venait y puiser des inspirations.

Séjour enchanteur pour qui sait le voir et le comprendre ! le voyageur qui vient de quitter la fournaise dans laquelle s'agitent sans relâche les innombrables habitants d'une cité populeuse et industrielle jouit doublement de ce spectacle.

En respirant ces parfums, en contemplant ces beautés, en revoyant de loin à mi-côte la maison de brique qui avait abrité son heureuse enfance ; ce n'est pas à elle-même que Pholoë pensait, ni à tout le bonheur que lui aurait réservé une existence si tranquille.

—Pauvre père ! se disait-elle en soupirant, c'est pour nous sauver et nous enrichir qu'il a quitté tous ces biens, et maintenant il succombe à la tâche ! Et tous les siens seront-ils victimes de son erreur généreuse ?

Le silence de la rue, la physionomie reposée des habitants qui cultivent des fleurs ou recueillent des fruits sans se souvenir des agitations et des combats de la vie, tout lui semblait un autre monde.

Si elle voyait en passant une petite maison avec son jardin fleuri sur le premier plan et son verger sur la campagne, une mère y berçant son nouveau-né, et d'autres enfants jouant et se roulant à ses pieds :

—Oh ! ne quittez pas, disait-elle à voix basse, heureux enfants, puissiez-vous ne quitter jamais le berceau de la famille, et passer doucement vos jours dans cette terre bénie, car Dieu vous a donné de vrais trésors. C'est peut-être en cherchant d'autres biens que vous trouverez comme nous le malheur.

Traversant le vieux pont en ruine, elle approcha avec crainte de la maison paternelle située sur un côteau boisé de l'autre côté du fleuve, d'où l'on découvrait la ville entière entourée de ses vertes collines comme un nid dans les blés. Cette maison appartenait alors à son oncle Hermel, qui s'était trouvé là à point pour en faire l'acquisition quand Claudius avait eu la mauvaise pensée de quitter le pays. Le cœur de la jeune fille battait bien fort quand elle se décida à sonner à la grille de la maison.

Une vieille servante traversa la cour pour lui ouvrir.

—Madame Hermel, ma tante y est-elle ? demanda-t-elle aussitôt en tâchant de se faire entendre, tandis qu'un jeune chien aboyait bruyamment en sautant autour d'elle.

—Madame n'y est pas, dit la bonne, mais monsieur est au jardin.

Le chien prenait une telle part à la conversation, que Pholoë ne put faire une autre question, et ne savait pas même si sa tante allait rentrer, quand M. Hermel, descendant à la hâte les marches du perron, se trouva au-devant d'elle.

—Eh ! c'est mon aimable nièce, dit Hermel en lui prenant la main ; quel heureux hasard t'amène par ici ? tu viens passer quelques jours avec nous ? J'espère que tout va bien chez vous, du moins aussi bien que possible. — Et mon Ida ? donne-moi donc de ses nouvelles !

—Voici une lettre qu'elle vous écrivait ce matin, mon oncle, elle va parfaitement ; mais ne verrai-je pas ma tante ?

—Ta tante est à la campagne, chez une amie ; mais elle reviendra bientôt. — Elle va revenir aujourd'hui même, ajouta-t il en voyant l'inquiétude de la jeune fille.

—Peut-être je ne pourrai l'attendre, dit Pholoë assez irrésolue sur ce qu'elle devait faire, car il faut que je parte dans quelques heures.

—C'est impossible, s'écria Hermel en la faisant entrer ; ta tante serait trop contrariée et elle me gronderait, tu vas prendre possession de ta chambre ; je t'attends dans la salle à manger pour déjeuner, et nous causerons de tout cela.

Une proposition aussi simple ne pouvait être refusée, et Pholoë ne voulut laisser voir aucun embarras. Elle se trouvait donc assise dans la salle à manger vis-à-vis de son oncle, et, quand la bonne eut fini son service et les eut laissés seuls, Hermel, qui avait fait fête au déjeuner, parla plus librement.

—Ne me ferez-vous pas raison, belle nièce ? lui dit-il en voulant emplir son verre.

—Merci, mon oncle, dit-elle en tâchant de reprendre assurance ; je trouve votre eau de Vernon si belle, que j'en bois par plaisir.

—Eh bien ! il faut rester avec nous pour en boire ; — moi, j'aime mieux le vin, mais nous avons de l'eau merveilleuse, en vérité, que nous devons au fameux duc de Penthièvre qui a conduit jusqu'ici les plus belles sources de la montagne ; tu dois savoir cela, toi qui es aussi savante que tu es belle.

—Vous aimez à plaisanter, mon cher oncle dit Pholoë en essayant de ne pas laisser voir combien elle était blessée du ton de cette conversation. Et croyez-vous que ma tante revienne bientôt ?

—Elle ne peut tarder beaucoup, dit Hermel qui savait bien qu'elle était absente encore pour quelques jours, mais en attendant nous pouvons causer en amis de l'affaire qui t'amène ; et il la conduisit sous un berceau du jardin en terrasse qui dominait un des splendides panoramas de la Normandie.

Pholoë, reprenant son courage et se hâtant de terminer cette entrevue, lui exposa le motif de sa visite, et Hermel redevenait sérieux à mesure qu'elle parlait.

—J'y suis, dit-il, c'est encore une affaire d'argent, et on m'a dépêché ce charmant messenger pour m'attendrir ; mais les affaires sont les affaires. Ce n'est pas ma faute, mon enfant, si vous avez voulu goûter de la vie parisienne, tandis que vous vivons ici comme des loups, après avoir travaillé comme des nègres. Si je m'y étais laissé prendre, j'en serais là aussi. Enfin, c'est un emprunt que vous voulez faire à ma bourse, car qui a terme ne doit rien.

C'est un remboursement, mon oncle, reprit timidement Pholoë, vous n'aurez plus d'intérêts à payer.

—Et si je ne veux pas rembourser, m'y forcerez-vous ? il faudra bien chercher ailleurs. Vous voyez bien que c'est un emprunt, — je ne puis payer pour tout le monde.

—Mais nous ne voulons pas que cette avance vous soit à charge, mon oncle, fixez vous-même l'indemnité.

—Mon Dieu ! je ne suis pas si intéressé que tu le crois, mon enfant, dit Hermel en se rapprochant ; je ne voudrais pas te faire de la peine. Ecoute ; c'est avec toi que je veux faire un marché. Sais-tu que ce n'est pas amusant pour nous de rester ici tout seuls, ta tante et moi. Vous nous avez pris notre fille Ida ; sa mère a voulu en faire une parisienne ; mais il nous faut aussi une fille à nous ; eh bien ! si tu veux, c'est l'aimable Pholoë qui remplira notre maison de joie et qui sera cette fille chérie. — Si tu veux rester avec ta tante, qui le désire autant que moi, je te compte là tout de suite les trois mille francs pour les envoyer à ta petite mère qui en a tant besoin ; je ne demande pas de bénéfice, et tu y trouveras toi-même ton avantage, car la pension chez nous ne te coûtera rien ; et qui sait ? un jour je te trouverai peut-être un bon mari, j'y mettrai ce qu'il faudra...

Il en aurait peut-être dit davantage ; mais il y a des natures choisies qui, par leur pureté et leur conduite, inspirent le respect et sont à l'abri de toute offense.

—Mon oncle ! c'est vous qui osez me parler ainsi, dit tristement Pholoë ; votre proposition est désintéressée, mais vous savez bien que je ne puis quitter ma famille.

—Ainsi tu ne veux rien faire pour nous, méchante ?

—Non, mon oncle, je ne le veux pas, dit Pholoë avec fermeté en se tenant sur le seuil du jardin. Je croyais trouver ma tante, qui aurait parlé pour moi ; mais puisque vous me refusez, je n'ai plus rien à faire ici ; quand je serai partie, quand vous réfléchirez à ce que vous m'avez dit, je vous connais, vous serez bien fâché d'avoir été si peu obligeant. Car je vous priais de nous rendre un service : je ne demandais pas la charité.

Et, cachant ses larmes, elle donna un dernier regard à la maison de son enfance et s'éloigna à la hâte, sans même songer à son léger bagage.

—Pholoë ! mon enfant ! écoute encore, lui cria M. Hermel ; car avec une légèreté, dont les exemples sont fréquents dans un certain monde, cet homme, qui mettait peu de mesure dans ses discours, se repentait déjà de la conduite qu'il avait tenue. Ce n'était pas une méchante nature, mais il manquait, sinon de cœur, du moins du sens moral qui est la règle de la vie.

Pholoë était déjà loin. Elle traversa sans rien regarder cette campagne, qui lui avait paru si belle lorsqu'elle croyait y voir fleurir une espérance. Elle se souvenait de cette maxime d'un moraliste glacial : " Voulez-vous savoir le prix de l'argent ? allez en emprunter ! " et elle en reconnaissait la justesse. En proie à de pénibles agitations, elle arriva bien tard et bien fatiguée à la maison du faubourg.

IX

LA TOURELLE.

Il faut nous excuser d'interrompre notre récit pour rechercher quel était ce personnage mystérieux dont la flamme, comme on aurait dit autrefois, paraissait répondre si bien à celle de Pholoë. La sympathie de ces deux lumières s'expliquera, comme on va le voir, sans avoir recours à aucun agent surnaturel.

Un jeune homme, appartenant à une riche famille anglaise, avait fait à l'université d'Oxford de brillantes études. Une fortune considérable lui était assurée, l'avenir le plus heureux l'attendait ; mais il perdit ses parents avant d'avoir acquis de l'expérience, et, livré à lui-même, privé des conseils paternels, des tendresses d'une mère, de l'atmosphère vivifiante et pure du foyer, il fut comme tant d'autres, entraîné dans une vie de dissipation, et, vu qu'il avait beaucoup d'argent, il eut bientôt beaucoup d'amis.

Ses goûts élevés, la distinction de son esprit, le préservèrent des désordres qui conduisent souvent à l'abaissement et au déshonneur ; mais son imagination et sa simplicité le rendirent victime d'une intrigue trop habilement ourdie pour ne pas tromper un cœur sincère.

Il n'est pas intéressant pour l'intelligence de cette histoire de raconter ici les déceptions par lesquelles passa ce jeune homme inexpérimenté, les souffrances qui l'accablèrent, et enfin la honte,

le découragement, les remords, qui suivirent de près des heures d'extases et d'adoration, des rêves de bonheur sans fin. Nous aimons mieux détourner les yeux de ces tableaux, qui ont été si souvent mis en lumière. Il nous suffira de dire qu'il était devenu la proie d'une de ces créatures dangereuses qui portent au front le prestige de la grâce et la beauté de l'ange ; mais qui cachent à la place de leur cœur les trahisons de la femme et les malices du démon.

Un jour ne tarda pas à venir où il ne put douter de la vérité, et de ce jour sa vie était brisée. Abandonnant à un homme d'affaires l'administration de sa fortune, il quitta, sans prendre congé, les amis de ses plaisirs, il partit pour toujours.

Il visita les contrées les plus lointaines, croyant trouver dans ces tableaux changeants l'oubli de l'image qui le poursuivait : rien ne pouvait l'intéresser, les merveilles de l'art le laissaient sans émotion.

Rome lui parut aussi morte que ses catacombes, Athènes aussi froide que la cendre de ses héros. Il vit dans l'Inde des vainqueurs aussi malheureux que les vaincus, et en Egypte une civilisation qui veut surgir par la science, mais qui sera impuissante tant qu'elle ne sera pas fécondée par la religion du Christ. Nulle part il ne pouvait se fixer.

Après quelques années perdues dans ces pérégrinations, la contemplation des phénomènes de la nature et le goût des recherches scientifiques semblèrent apporter un adoucissement à ses maux. Bien qu'il fût jeune encore, il portait déjà sur son front découvert et sur ses traits fatigués la gravité de l'âge mûr ; il espéra que son cœur était mort.

Il avait fait une étude approfondie des sciences et s'était fait remarquer dès sa jeunesse par une rare aptitude. Il reprit ses anciens travaux. L'astronomie surtout était pour lui l'objet d'une prédilection passionnée. Il se mettait par la pensée en communication avec l'immensité, avec l'infini du temps et de l'espace, et il en oubliait plus facilement les infiniment petits d'un monde qu'il voulait fuir pour toujours, et le calme merveilleux de tous ces astres qui gravitent en silence, en suivant la route qui leur est tracée, faisaient revenir le calme dans son esprit troublé et lui rappelait la loi du devoir et de la soumission.

Plus curieux de notre littérature que ceux qui devraient la connaître, il avait lu nos poètes et redisait avec foi, en regardant le ciel, ces beaux vers de Louis Bouilhet :

Toute forme s'en va, rien ne périt, les choses
 Sont comme un sable mou sous le reflet des causes.
 La matière mobile, en proie au changement,
 Dans l'espace infini flotte éternellement.
 La mort est un sommeil où, par des lois profondes,
 L'être jaillit plus beau des fumiers des deux mondes.
 Tout monte ainsi, tout marche au but mystérieux ;
 Et ce néant d'un jour, qui s'étale à nos yeux,
 N'est que la crysalide aux invisibles trames,
 D'où sortiront demain les ailes et les âmes.

C'est dans ces dispositions qu'à son retour en France il fut présenté par l'ambassadeur de la nation à un célèbre astronome qui, frappé de l'étendue de ses connaissances et du charme de ses manières, le prit en affection. Bientôt les portes de l'Observatoire lui furent ouvertes, et il suivit en toute liberté les travaux du Bureau des longitudes.

Il y admirait un jour la régularité d'interminables calculs algébriques dont les dossiers étaient empilés sur le bureau de l'astronome. C'était quelque chose comme les *Tables de la lune* qui, dans les divagations de sa démarche errante, ne suit jamais deux jours de suite le même chemin dans l'espace. Voilà de quoi charmer ceux qui aiment la difficulté vaine.—Il suivait de l'œil ces chiffres presque cabalistiques, ces équations redoutables, de même qu'un compositeur expérimenté lit une partition, et distingue pour ainsi dire par la pensée le son de chaque instrument.

—C'est magnifique ! dit-il avec un sentiment de jouissance que ne comprendront pas les profanes, mais qui est la récompense de la science.

—Savez-vous bien qui a fait cela ? dit l'astronome.

—C'est vous-même sans doute, reprit le jeune homme, car je ne vois rien d'aussi parfait dans les travaux qui vous sont remis par le Bureau.

—Croyez-vous donc que j'aurais cette vertu ? reprit l'astronome. Il n'y a pas de grandes difficultés, mais comme patience et application c'est effrayant ; non, je ne saurais rien faire de pareil. C'est une pauvre femme qui demeure près d'ici qui a fait ces belles pages, et j'en fais honte à mes calculateurs ; et, tenez, vous verrez d'ici sa maison dans la rue du faubourg. Elle est trop malheureuse ; car elle a perdu la vue à ce métier, et je me reproche d'en être cause. Je n'ai pu disposer pour elle que d'un faible secours que j'ai eu de la peine à lui faire accepter. C'est un triste avenir pour elle et pour sa jeune famille. Le jeune homme écoutait avec attention ces détails, car la seule consolation des cœurs souffrants est dans la recherche et l'adoucissement des douleurs. La fortune est un don du ciel quand elle permet à la main de s'ouvrir comme

celle du semeur qui jette le froment dans les sillons. Les seules joies que ressentait notre jeune savant, après les désenchantements de sa vie, étaient dans les surprises que la puissance magique de l'or lui permettait quelquefois d'accomplir, en cachant avec soin sous une fausse indifférence la source de ses dons.

La position de madame Martel et l'origine de son infirmité devaient l'intéresser doublement, et il cherchait une occasion de lui rendre service sans se laisser découvrir, quand une circonstance particulière appela de nouveau son intention sur la maison du faubourg.

Afin d'être dans le voisinage de l'Observatoire où ses études l'appelaient tous les jours, il avait loué près du boulevard une maison isolée surmontée d'une tourelle et située au milieu de ces champs déserts. Cette position élevée était favorable à ses travaux astronomiques, et cette tour, on l'a déjà deviné, était bien celle que Pholoë regardait si souvent de sa fenêtre sans pouvoir distinguer à une si grande distance, quels étaient les habitants de la maison.

La veilleuse de Pholoë n'avait pas manqué d'attirer l'attention du jeune savant, et il éprouva de son côté un sentiment croissant de curiosité en interrogeant cette lumière qui semblait vivre seule en regard de la sienne dans le silence des nuits. Quelquefois même, s'il faut le dire, au moyen des puissants instruments d'optique dont dispose un astronome, il avait distingué le profil de Pholoë inclinée sur sa tâche, et cette image du travail obstiné d'un être si faible et si jeune était bien faite pour l'intéresser.

Sans calculer les distances avec la précision de triangulation d'un savant, il n'avait pas tardé à s'assurer que la maison dans laquelle il voyait la veilleuse, du côté du jardin, était bien celle où demeurait la femme aveugle qui savait faire de si belles pages de calculs, et qui lui avait été recommandée par l'astronome de l'Observatoire.

Il n'en fallait pas davantage pour éveiller une plus vive sympathie qu'il laissa voir le soir où la lampe de Pholoë s'éteignit avant l'heure, car on se souvient que lui-même avait éteint sa lampe au moment même.

Il regardait encore en rêvant la place où cette lumière lointaine venait de mourir, quand il la vit renaître et se diriger vers lui au bord de la fenêtre. C'est alors qu'il lui vint tout à coup l'idée d'employer pour répondre à ce signal un puissant appareil dont il se servait alors pour des expériences de lumière électrique. Il ne se doutait pas qu'il avait jeté dans le cœur de Pholoë presque

autant de trouble qu'en éprouva Semelé en pareille circonstance, s'il faut s'en rapporter à la mythologie.

Après ces communications télégraphiques, l'habitant de la tourelle ne pouvait rester en si beau chemin. Il aimait ces entreprises aventureuses qui avait la charité pour objet et pour excuse. Il n'eût rien de plus pressé que de chercher à pénétrer dans la maison du faubourg, pour faire ample connaissance avec des personnages qui excitaient tellement sa curiosité et qu'il croyait bien dignes d'intérêt.

Il employa un moyen qui réussit quelquefois à triompher de la discrétion bien connue des portières : c'est la libéralité. Il était le lendemain de grand matin dans la loge de madame Quatremain, demandant s'il n'y avait pas quelque appartement à louer dans la maison, et tâchant de profiter de l'occasion pour savoir quelque chose de plus.

— Nous n'avons rien, dit madame Quatremain, très-bien disposée par les bons procédés de l'étranger, hors que M. Claudius voudrait céder le pavillon qui est au fond du jardin et qui ne leur sert pas à grand chose : ce serait bien votre affaire, sans compter que les pauvres gens ont bien besoin de s'alléger. Voyez-y toujours ; c'est des bonnes gens : en tout cas, vous ne serez pas mal reçu. Tenez qu'est-ce que je vous disais, en voilà encore ! c'est fait pour les artistes.

Et elle montrait un papier timbré que lui apportait un clerc d'huissier.

Le visiteur jeta un coup d'œil sur l'exploit.

— Attendez-moi à la porte, dit-il à voix basse à l'huissier pendant que la Quatremain donnait un coup d'œil à son café. Je suis à vous.

Il se hâta de sortir en remerciant madame Quatremain de son obligeance ; et, ayant retrouvé son clerc, qu'il sut également se rendre favorable, il l'envoya reprendre l'exploit chez la portière et dire qu'il y manquait une formalité.

Ils prirent la première voiture qu'ils rencontrèrent pour se rendre à l'étude du patron ; et cet homme, aussi pressé de payer les dettes des autres que quelques-uns sont empressés d'oublier les leurs, ce personnage qui dans nos mœurs, il faut en convenir, est aussi invraisemblable qu'un héros de roman, tenait dans sa main le billet acquitté.

— Enfin, se dit-il, j'ai mes entrées dans la maison.

Et nous avons vu plus haut comment sir Charles Stanley en avait usé.

X

UN LOCATAIRE.

Après quelques jours d'absence employés peut-être à prendre des renseignements sur le peintre Claudius et à dresser ses batteries, Charles Stanley, fort de l'appui de madame Quatremain dont la loge représentait pour lui les travaux avancés, crut pouvoir commencer le siège de la place.

Par un singulier hazard, il se présenta dans la maison du faubourg le jour même où Pholoë était partie pour Vernon. Madame Martel était trop souffrante pour recevoir, et le visiteur matinal, traversant la maison, fut introduit par Reine, la souriante camériste, dans l'atelier de Claudius, situé dans le jardin, comme le lecteur peut s'en souvenir.

L'artiste, tout entier au culte de la peinture et des amours mythologiques, vivait bien étranger aux usages du monde ; ce qu'on appelle les convenances lui semblait une servitude digne des bourgeois, et, d'après ce que nous connaissons de son caractère, il devait, selon toute apparence, se nuire en voulant se faire valoir et commettre quelque maladresse. En tous cas, il n'était pas de force à se mesurer avec un adversaire qui avait pour lui le sang-froid, la finesse, et peut-être d'autres sentiments qui aident au succès d'une entreprise.

Claudius récut d'abord sir Charles Stanley avec la politesse cérémonieuse et exagérée de ceux qui ont habituellement dans leurs manières trop de laisser-aller et de familiarité. Ils tombent souvent dans une affectation qui dépasse le but ; mais, malgré eux, le naturel ne tarde pas à revenir.

—Monsieur, dit le peintre avec une gravité comique en rangeant à la hâte mille objets qui traînaient de tous côtés et en avançant un fauteuil, j'ai l'honneur d'être votre bien respectueux serviteur. Veuillez m'excuser, nous vivons dans un siècle où l'art n'est pas en honneur. Je vous reçois sous le toit du pauvre !

—Monsieur, dit le visiteur avec moins de cérémonie ; je me nomme Stanley, je suis étranger, et, sur la recommandation de mes amis, je vous prie de ne pas me trouver trop indiscret si je demande à voir vos œuvres dont j'ai souvent entendu parler.

—Vous en avez entendu parler ! *Assisez-vous donc*, dit en souriant Claudius, car il défigurait volontiers les mots quand il voulait être tout à fait aimable et familier. Je suis heureux de vous

recevoir ; c'est une consolation pour l'artiste méconnu de voir qu'il existe encore des amis de l'art. Et la céramique, monsieur, ajouta-t-il avec exaltation, n'est-elle pas le plus noble des arts ? La musique passe sur l'aile du vent, les fresques tombent en poussière, la peinture sur toile est mangée aux vers, elle ne sera transmise à la postérité que par l'interprétation incomplète de la gravure. Que connaissons-nous aujourd'hui de Zeuxis et d'Apelles ?...mais les couleurs que je fais passer pour ainsi dire dans la substance de ce vase seront éternellement aussi vives, aussi transparentes que si elles sortaient de mes mains.

—Il est vrai, dit Stanley en prenant avec précaution une assiette peinte qui se trouvait avec quelques autres sur une console, il est vrai que ces fleurs sont vivantes et que la rosée les baigne encore.

—Ceci est faible, dit Claudius avec embarras en prenant l'assiette des mains de Stanley.

—Vous êtes bien modeste, reprit Stanley, nous avons à Bondres de fort belles peintures sur porcelaine ; le fini du travail ne laisse rien à désirer ; mais je retrouve ici le sentiment et l'observation de la nature, les belles traditions de l'école de Sèvres trop souvent négligées par les imitateurs. Ma plus grande ambition serait de recevoir de vous quelques leçons ; mais votre temps est sans doute trop précieux pour que vous daigniez vous occuper d'un ignorant comme moi.

—C'est un genre qui ne mène à rien, dit Claudius avec humeur, je vous conseille de faire autre chose ; c'est ma fille, mon élève, qui s'amuse à faire ces fleurs et ces fruits ; c'est un article de commerce, mais ce n'est pas là de la peinture. Tenez, je vais vous faire voir mieux que cela.

Stanley comprit qu'il avait fait fausse route ; et il aurait bien voulu savoir si ces charmantes fleurs avaient pour auteur la jeune fille qu'il avait rencontrée chez madame Martel et qu'il avait si souvent observée à sa fenêtre ; cependant il n'osa faire aucune autre question, et il s'apprêta à admirer les œuvres de Claudius. Il ne lui épargna pas les compliments, et, comme il avait de profondes connaissances en chimie, il entreprit avec l'artiste dont il aimait l'intelligente curiosité une discussion scientifique sur la composition d'un certain bleu céleste qui avait une transparence merveilleuse et qui ne changeait pas au feu. Il n'en fallait pas davantage à Claudius pour qu'il ressentit autant d'amitié que de considération pour le visiteur.

—J'espère que vous viendrez revoir et encourager le pauvre artiste, dit-il en lui tendant la main.

—Monsieur Claudius, dit Stanley, vous déplorez votre pauvreté, permettez-moi de me plaindre aussi de la mienne, puisqu'elle m'empêche de m'emparer immédiatement de cet *Amour vainqueur* qui vous sera évidemment enlevé bientôt par quelque heureux collectionneur ; mais je ne crois pas qu'un tel bijou vaille moins de cent louis, et je n'ai pas le moyen de me mettre une telle bague au doigt.

—Monsieur, dit Claudius en se renversant en arrière et en croisant les bras, je ne donnerais pas l'*Amour vainqueur* pour trois mille francs. Avez-vous examiné le travail ?

Le pauvre homme aurait peut-être donné son œuvre pour bien moins ; mais il était de bonne foi en élevant ses prétentions à la hauteur des compliments qu'il recevait ; et puis il avait ainsi une occasion de faire tourner le vase en pleine lumière, et de montrer d'un côté l'amour aiguisant sa flèche et de l'autre, le même triomphant de la beauté.

—C'est véritablement charmant, dit Stanley : mais il faut savoir se passer de belles choses qu'on ne peut posséder. Je voudrais pourtant bien emporter un souvenir des heureux moments que j'ai passés chez vous, Monsieur, et, puisque ces assiettes sont, dites-vous, un article de commerce, il n'est pas indiscret de vous en demander le prix.

—Oh ! c'est pour rien, dit Claudius, vous voyez ce que c'est ? ce n'est pas du métier, c'est un art ; eh bien, les marchands ne nous les payent que cent francs !

L'artiste, oubliant toute rivalité, devenait lui même négociant !

—Je m'empare donc des six que voici, dit Stanley en comptant six cents francs sur la porcelaine, et je demande le complément de la douzaine quand le peintre en aura le loisir.

—Mais vous ne pouvez vous en charger, dit Claudius en ramassant les pièces d'or avec l'avidité d'un homme qui n'en a pas touché depuis longtemps.

—Ne me les faites pas porter, dit Stanley, j'aurais peur de quelque maladresse ; je les emporterai, ou plutôt attendons, car, si je ne vous fais pas trop perdre de temps, j'ai encore un renseignement à solliciter de votre obligeance.

—Disposez de moi, vous me faites grand plaisir, dit Claudius en le retenant.

—Il faut vous dire, reprit Stanley en s'asseyant de nouveau, que mes occupations m'appellent tous les jours à l'Observatoire, et la maison que j'habite me paraît maintenant trop éloignée ; ne connaissez-vous de ce côté, car la vue de ces jardins et de ces champs est agréable, ne pourriez-vous m'indiquer dans le voisinage une

petite maison à ma convenance ? C'est assez difficile à trouver parce qu'il me faut une terrasse.

—Mais vous rencontrerez peut-être cela de nos côtés, dit Claudius ; nous aurons le plaisir de voisiner.—Et, j'y pense, c'est dommage que vous ne puissiez vous accommoder du pavillon ?

—C'est bien petit, dit Stanley avec indifférence, en regardant au fond du jardin du côté que Claudius lui indiquait par la porte entr'ouverte.

—Pas tant que vous croyez ; la maison est double, et, voyez, une terrasse à l'italienne ; c'est comme fait exprès, et vous avez une sortie particulière par les jardins ; vous ne serez pas obligé de passer par chez nous.

—Mais je vous gênerai ? dit Stanley.

—Nous ? pas le moins du monde. Voyez ! nous mettons ici une barrière, vous avez encore les lilas de votre côté : dans ce temps-ci, c'est un vrai bouquet.

Stanley visita le pavillon objet de sa convoitise, affecta de le trouver bien incomplet, se laisse convaincre par Claudius, débattit le prix en locataire expérimenté, et finit par convenir du prix de douze cents francs par an, dont six mois à payer d'avance.

—Je vous proposerais bien de conclure immédiatement, dit Stanley, car j'aime les affaires terminées ; mais vous voudrez peut-être consulter votre famille et prendre les renseignements d'usage.

—Vous plaisantez, dit Claudius, je prends tout sur moi, je n'ai à consulter personne.

—Veillez donc me faire un reçu de six cents francs pour le premier semestre, et garder ces porcelaines à ma disposition, Ce sera l'article le plus précieux de mon ménage.

Stanley trouva encore une somme suffisante dans sa bourse bien garnie ; et c'est avec cette clef d'or qu'il échangea son droit d'entrée contre un droit bien en règle de résidence dans la maison du faubourg.

Reconduit par le peintre, il traversait le jardin, lorsqu'ils entendirent un cri perçant du côté du berceau de lilas ; ils aperçurent alors la belle Ida qui s'élançait de leur côté avec tous les signes de la terreur en secouant les longues tresses dénouées de sa chevelure d'ébène.

—Eh bien, que t'arrive-t-il donc, Ida, lui demanda Claudius.

—Au secours ! criait elle... Ah ! pardon Messieurs, je ne vous voyais pas. C'est une abeille qui me poursuit, et j'en ai une peur affreuse.

—Elle cherche le miel, et elle vous prend peut-être pour une fleur, dit Stanley en s'inclinant, avec une politesse que les étran-

gers nous ont empruntée et qu'ils emploient encore maintenant qu'elle n'a plus cours chez nous, quand ils veulent paraître tout à fait Français.

Ida, charmée d'attirer l'attention, sut rougir et baisser les yeux à propos, et exécuter plusieurs jeux de physionomie avec le naturel et la perfection d'une artiste consommée.

—Voilà Ida qui *boit du lait* ! dit Claudius en employant familièrement un terme d'atelier qui exprime assez bien la jouissance de l'artiste recevant des compliments. Voilà une abeille, ajouta-t-il, qui est arrivée à propos pour te faire crier et pour t'attirer des galanteries, car nous passions sans te voir, et c'eût été dommage ! Après cela il n'est pas surprenant de voir une abeille voler sur le mont Ida.

Quel mauvais jeu de mots ! dit Ida en minaudant.

—C'est peut-être mademoiselle qui peint ces beaux groupes de fruits et ces jolies fleurs ? demanda Stanley, et alors elle doit être l'amie des abeilles.

—Ida, ma nièce Ida ? dit Claudius, vous ne la connaissez pas ! Elle est bien trop paresseuse ; elle ne sait que chanter et lire des romans ; du reste, une charmante enfant.

Et il tourna le dos à la jeune fille.

Stanley la salua profondément en se félicitant de la voir plus rassurée, et suivit Claudius. Il avait appris par cet incident que les peintures de fleurs étaient, selon toute apparence, l'œuvre de la jeune fille à la veilleuse.

Il trouva encore sur son chemin, avant de sortir du jardin, les deux petits enfants qu'il appela deux fleurs vivantes. Il prit dans ses bras la petite Noémi dont le regard l'attirait. Elle lui rappelait les grands yeux de Pholoë qui s'étaient fixés sur lui avec une expression suppliante, dans une entrevue qu'il ne pouvait oublier à cause de la singularité et du pacte secret qui en était résulté entre lui et la jeune fille.

De son côté, Claudius, très-fier de sa négociation, se frottait les mains et ne pouvait plus se remettre au travail ; il croyait avoir exploité l'expérience d'un Anglais et, selon les anciennes traditions cela lui semblait de bonne guerre. Il lui avait fait payer les fleurs et l'appartement le double de la valeur. Ces douze cents francs lui brûlaient les poches ! Il n'était chargé ni des recettes ni des dépenses de la maison, et, avec l'imprévoyance d'un enfant il croyait, tenir une fortune. Il tâcha de garder son secret jusqu'à la fin du jour, mais il se donnait involontairement des airs d'importance qu'il n'avait pas quand sa bourse était vide.

Il se réservait de faire voir à sa femme, à la première occasions

qu'il savait aussi faire des affaires, et qu'on lui faisait tort quand on mettait en doute son intelligence commerciale. Il avait d'ailleurs à réparer la légèreté dont il s'était rendu coupable en signant un billet à ordre sans même en prendre note, ce qui avait mis la famille dans un cruel embarras.

Quand les enfants furent couchés, Claudius était près de sa femme qu'il tâchait de consoler et d'encourager, car elle souffrait de l'absence prolongée de Pholoë, et elle s'inquiétait de la savoir seule sur les chemins à une heure si tardive.

—Au fait, pourquoi avoir envoyé cette pauvre enfant ? j'aurais arrangé cette affaire avec Hermel, dit Claudius avec assurance.

—Mon ami, tu sais que nous n'aimons pas à te détourner de tes travaux, et tu nous as dit bien des fois que tu n'entendais rien aux affaires d'argent.

—Je m'y entends peut-être plus que tu ne crois, dit Claudius avec la conscience de sa force.

Enfin un coup de sonnette se fit entendre ; c'était Pholoë qui rentrait.

—Pauvre mère ! dit-elle en se jetant dans les bras de madame Martel, je n'ai rien pu faire pour vous ! Elle leur raconta alors son entrevue avec son oncle, mais elle passa sous silence les incidents qui l'avait offensée.

—Consolez-vous, chère mère, ajouta-t-elle, nous trouverons autre chose.

—C'est tout trouvé ! dit Claudius, qui aimait les coups de théâtre ; voilà toujours douze cents francs.

Et il faisait trébucher la pluie d'or sur le tapis de la table.

—Et d'où vient tout cet argent ? demandèrent à la fois la mère et la fille avec une grande surprise.

—Oui, voilà pour le moment, dit négligemment Claudius, et il reste encore l'*Amour vainqueur* qui vaut de l'or ! Je ne le donnerais pas pour quatre mille francs.

—Mais ces douze cents francs ! dit Pholoë ; d'où viennent-ils ?

—Oh ! je n'y suis pour rien. J'ai d'abord vendu tes assiettes à cent francs pièce : ce n'est pas mal s'en tirer.

—Mais vous savez qu'elles sont commandées, père, et que je dois les livrer dans quelques jours.

—Oui, commandées à cinquante francs par ces voleurs de marchands qui nous exploitent ; plains-toi donc ! Eh bien, tu en feras d'autres ; et, d'ailleurs, je t'en commande encore une demi-douzaine qui sont placées.

—Et le reste de la somme ? demanda madame Martel en maniant les pièces d'or comme pour s'assurer de leur réalité.

—Ah ! ça, c'est autre chose, dit Claudius d'un ton décidé. Oui, j'ai loué le pavillon du jardin et je me suis fait payer six mois d'avance ; voilà comme j'entends les affaires.

—Et tu ne nous as pas consultées, dit madame Martel avec crainte.

—Oui, pour manquer l'occasion ! Voilà un pavillon qui va payer notre loyer, et on vous en a refusé six cents francs ; et puis quels renseignements ai-je à demander sur la solvabilité puisque je suis payé d'avance ?

—C'est vrai, dit madame Martel, c'est un grand avantage pour nous ; mais, quant au voisinage, est-ce une famille ?

—Mon locataire ne vous dérangera pas, soyez bien tranquilles : c'est un savant qui passe la journée à l'Observatoire et la nuit à lorgner les étoiles.

—Les *étoiles* ! dit Pholoë avec une émotion qu'elle s'efforça de contenir.

—Et comment se nomme-t-il ? demanda madame Martel.

—Il ne m'a pas laissé son nom écrit ; je n'en sais pas si long. Ah ! attendez, je crois cependant qu'il se nomme quelque chose comme Stanley. C'est un Anglais, un charmant garçon.

—Stanley ? reprit madame Martel ; mais, dis-moi un peu, ma fille, n'est-ce pas le nom de cet étranger qui est venu ici il y a quelques jours recevoir un billet ?

—Oui, je crois bien que c'est son nom, dit Pholoë en hésitant ; elle était fort troublée, car elle se voyait involontairement la confidente des entreprises de l'étranger, et il y avait un secret entre elle et sir Stanley.

—Mais, dit-elle, pourquoi le recevoir sans le connaître ?

—Mon enfant, dit madame Martel qui ne pouvait deviner les agitations de sa fille, après tout, je n'y vois pas grand inconvénient. Je ne crois pas qu'un tel voisinage puisse nous gêner, et c'est un secours inespéré qui nous arrive.

Claudius embrassa sa femme et sa fille en déclamant avec emphase :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture !

et il se retira triomphant. Madame Martel s'endormit plus rassurée ; mais Pholoë, interrogeant la tour qui se dessinait dans l'ombre et où elle ne voyait plus aucune lumière, commençait à regretter de n'avoir pas agi avec plus de franchise et de s'être avancée dans une voie où il lui était maintenant difficile de reculer. L'inquiétude l'empêcha longtemps de dormir ; et elle céda enfin aux fatigues de cette journée féconde en émotions.

XI

SOUS LES LILAS.

Nous retrouvons notre jeune astronome installé dans son pavillon qu'il avait transformé en quelques jours et disposé à sa convenance, avec le secours d'un fidèle et silencieux serviteur. Ses livres, ses instruments précieux, y avaient été transportés. Un treillage garni de verdure s'élevait entre le bosquet de lilas et l'avenue de tilleuls, qui formait le jardin des enfants ; une petite porte de communication, fermant des deux côtés, ne pouvait s'ouvrir que du consentement mutuel des voisins, que séparait cette frêle clôture.

Le nouveau locataire se montrait plein de discrétion ; on n'entendait jamais parler de lui. Il était rarement au logis, et le soir il semblait suivre le cours des astres sans s'inquiéter autrement de ce qui se passait à ses pieds.

Il avait bien fait quelques visites à son voisin Claudius, qui l'avait pris en affection et qui lui montrait avec reconnaissance ses essais de bleu céleste, qui rivalisaient avec ce que nous connaissons de plus admirable dans les porcelaines de la Chine, car notre artiste était un habile praticien, et ce n'est pas de ce côté qu'il lui manquait quelque chose pour atteindre la perfection.

Si nous l'emportons de beaucoup sur les Chinois quant à l'élégance de nos vases, à la grâce de la composition, à la correction du dessin, il faut convenir que ce berceau de l'art a gardé le secret de la parfaite délicatesse de la matière et de la transparence des couleurs. Il y avait peut-être une fortune dans l'application de ce nouveau procédé, dont Stanley, avec ses habitudes d'observation, avait surpris le secret pendant ses voyages, et qu'il avait révélé si généreusement à son nouvel ami.

Stanley avait bien rencontré une fois Pholoë dans l'atelier du peintre ; il l'avait saluée avec une froideur qui n'avait rien d'affecté, et il lui avait fait quelques compliments sur son talent de peintre de fleurs, comme la politesse l'exigeait.

Pholoë, qui se croyait un peu à la discrétion de son créancier, et qui craignait vaguement d'être le but caché qui l'avait attiré dans la maison, sans que rien cependant pût motiver ce soupçon involontaire, dut se trouver plus rassurée quand elle eut remarqué la parfaite indifférence de Stanley ; elle tâchait de prendre sa part du calme qui commençait à régner au foyer de la famille.

Madame Hermel, qui était venue passer quelques jours à Paris, avait apporté avec exactitude l'argent de la pension d'Ida, avec une promesse de rembourser bientôt la somme restant due sur la maison de Vernon, qui, selon toute apparence, allait être vendue, des propositions avantageuses ayant été faites à M. Hermel. Quelques encaissements inattendus étaient venus grossir le capital disponible ; toutes les dettes étaient payées, et Pholoë avait des commandes dont l'une surtout était pour elle l'objet de soins particuliers.

Elle devait donc être heureuse près de sa mère, dont la santé s'était améliorée à mesure que ses inquiétudes s'évanouissaient, et dont les yeux, s'ils n'étaient pas ouverts à la lumière, entrevoyaient du moins une faible lueur et n'étaient plus douloureux, ce qui, au dire du docteur qu'on avait appelé, pouvait donner quelque espérance, bien qu'il n'y eût rien à faire pour le moment. Que lui manquait-il donc à notre jeune amie, qui, d'après ce que nous avons vu de son caractère, ne semblait vivre que pour les autres ?

Il lui manquait de deviner une énigme, dans laquelle un sentiment, dont elle ne pouvait encore se rendre compte, se trouvait peut-être intéressé.

Les barrières qui tomberont, dit-on, entre les nations qu'elles séparent, s'abaissent bien plus facilement entre des voisins qui s'entendent. Quand Stanley était de retour de ses travaux dans les longs jours d'été, il avait regardé souvent les deux enfants qui sautillaient près de son grillage comme de jeunes faons qui sont gardés dans un parc. Il avait toujours quelque friandise à leur passer à travers les barreaux.

Une familiarité plus intime s'établit, grâce à leur gentillesse, et bientôt il fallut leur ouvrir la porte de communication. Samuel, qu'on appelait plus souvent Sam, et sa gracieuse sœur Noémi y pénétraient comme chez eux, et savaient si bien amuser par leurs saillies et leur naturel le grave astronome, qu'il ne pouvait se décider à les congédier.

C'était bien le cas pour l'attentive Ida d'aller les chercher et de les gronder doucement d'être si indiscrets. Ce qui lui donnait une occasion de plus de faire valoir ses grâces, de faire rayonner ses yeux noirs qui flamboyaient sous la pénombre des lilas.

Stanley s'amusait de cette mise en scène en paraissant tout occupé de ses livres qu'il feuilletait sur la table de pierre. Il n'était pas fâché de voir les caractères se développer sans contrainte, car l'expérience qu'il avait acquise aux dépens de ses plus belles années et de ses plus riantes illusions avait fait de lui un prudent

observateur et un habile diplomate. La débutante avait donc affaire à forte partie.

—Ma petite Ida, disait Noémi avec l'insistance traînante des enfants, chante-nous donc cette belle chanson que tu disais hier à ton piano. Tu sais, Ida, chante-la sous les arbres, ça sera encore plus beau.

—Mimi, voulez-vous vous taire, disait Ida à demi-voix, vous voyez bien que M. Charles travaille, et, si nous le dérangions, il ne nous laisserait plus venir.

—Comment pourriez-vous me déranger, mademoiselle, disait Stanley sans perdre de vue ses livres et avec une politesse affectée, je serais véritablement charmé d'avoir l'honneur de vous entendre.

Et Ida, après s'être longtemps fait prier, commençait d'une voix tendre et émue une romance sentimentale ; mais elle se retirait confuse sans vouloir dire le dernier couplet qui est souvent plus expressif que les autres, et qui est défendu dans la plupart des pensionnats bien dirigés.

Pholoë, en sortant de l'atelier et en traversant le jardin, avait quelquefois remarqué ces entrevues, et, bien qu'elle n'eût aucuns droits aux préférences de Stanley qui ne lui avait pas adressé une parole et un regard depuis qu'il vivait près d'elle, elle éprouvait en passant un malaise dont elle ne pouvait se défendre.

Comme elle avait vu madame Hermel pendant son court séjour à Paris entrer familièrement avec sa fille dans le jardin de Stanley, elle supposait que quelques projets de mariage avaient peut-être été encouragés par la mère d'Ida, qui parlait volontiers de la dot et des *espérances* de sa fille ; mais alors elle se demandait si la générosité apparente de Stanley, dont tout le poids retombait sur elle, n'était pas un moyen de se rapprocher de celle qui paraissait lui plaire ; puis aussitôt elle chassait cette mauvaise pensée, qui ôtait à son créancier confidentiel tout le mérite d'une bonne action, et elle gardait son secret dans son cœur.

Claudius, avec toute la liberté de son caractère et de son langage était moins discret, et d'un ton railleur il n'avait pas manqué de faire compliment à la mère d'Ida des succès de sa fille près de *mylord*. Madame Martel surtout insistait, autant qu'elle le pouvait faire, pour que sa sœur recommandât à Ida une tenue plus réservée et plus prudente ; et elle ne manquait pas de bonnes raisons pour motiver cette demande.

Madame Hermel avait assez mal interprété cet avertissement tout amical. Elle n'avait voulu y voir que le calcul d'une mère qui veut ménager un parti à sa fille et qui redoute une concurrence.

—Je conviens bien que ma fille n'entend rien aux soins du ménage, avait-elle dit à sa sœur avec intention, mais je ne l'élève pas pour être une femme de chambre. Quant à sa conduite dans le monde, sois tranquille; grâce à Dieu, ma fille a reçu près de moi des principes assez chrétiens pour savoir se diriger; et après tout, si ses talents et sa beauté, sans compter sa fortune, séduisent un galant homme, je n'y peux rien, et je crois qu'il ne fera pas une mauvaise affaire. Si mon Ida a du goût pour lui, ce n'est pas moi qui m'opposerai au bonheur de mon enfant. Ce n'est pas en province que je puis songer à l'établir convenablement: ce n'est plus qu'à Paris qu'on trouve à se marier. Ainsi c'est à elle de profiter de ses avantages; *je n'empêche pas les autres de faire de même.*

La seule réponse à une telle insinuation eut été de déclarer que le séjour d'Ida n'était plus possible dans la maison du faubourg, depuis la présence de l'étranger; mais madame Martel aimait à garder tous les ménagements: avec la réserve de son caractère, elle comprit combien cette démarche pourrait être mal interprétée par un esprit prévenu; elle laissa donc subsister des entrevues qu'elles ne pouvait empêcher.

Elle eût pu demander l'établissement d'une clôture définitive, mais c'était suspecter et blesser le jeune savant; et d'ailleurs les barrières n'y font rien. Elle avait rempli son devoir en avertissant la mère; ce qu'elle savait du reste de la froideur et des goûts studieux de Stanley était de nature à la rassurer, et les renseignements que lui avait donnés, dans une récente visite, son ancien et excellent protecteur de l'Observatoire lui inspiraient plus de confiance encore.

Le locataire continua donc à être favorisé des visites d'Ida, qui gravitait comme un astre errant dans le voisinage du berceau de lilas. Jamais elle ne fut si assidue près des enfants, elle qui ne pouvait souffrir leur voisinage et craignait tant pour la fraîcheur de ses ajustements; elle entraît chez Stanley à leur suite, elle se mêlait à leurs jeux avec une grâce enfantine, ce qui lui permettait de jouer les ingénues, de se couronner de feuillage et de donner un attrait plus piquant à sa physionomie mobile.

Stanley, comme nous l'avons dit, savait que c'était à son bénéfice qu'on donnait ces représentations, et, en spectateur bien appris, il était trop poli pour ne pas les payer quelquefois d'un sourire; mais, si la sémillante Ida avait pu lire au fond de son cœur, elle aurait peut-être été bien surprise d'apprendre que le silence de Pholoë le touchait plus que la voix émue qui lui chantait des romances.

Sans se laisser prendre dans le cercle magique dont la coquetterie

déroulait les anneaux autour de lui, il cherchait le soir la fenêtre où avait brillé la veilleuse, avec plus d'intérêt qu'il ne suivait Ida dans ses jeux. Cette fenêtre n'était plus éclairée, et Stanley trouvait que c'était bien.

Pholoë, qui se repentait d'une imprudence bien innocente du reste, tenait sa lampe dans un angle d'où elle ne projetait plus de lumière au dehors ; elle-même ne paraissait plus à sa fenêtre ; mais en voulant se faire oublier, elle ne parvenait peut-être qu'à attirer l'intérêt sur sa sagesse, et à faire deviner ce qu'elle devait souffrir.

XII

LA CONSULTATION.

Un jour que Stanley était revenu de ses travaux plus tôt qu'à l'ordinaire, il fut tenté, malgré sa réserve habituelle, de faire à son voisin Claudius une visite qu'il avait longtemps projetée et qui lui semblait urgente.

—Eh bien, cher savant, dit familièrement l'artiste sans se détourner de son travail, donnez nous des nouvelles des étoiles.

Stanley lui tendit la main, et salua Pholoë qui travaillait assidûment près de lui.

—Des étoiles ? répondit il en souriant, je n'en sais rien de nouveau. Je croyais en avoir trouvé une, mais je l'ai perdue dans le ciel.

—Ce sont de ces choses qui se retrouvent, dit l'artiste ; et, en cherchant bien, vous en découvrirez peut-être deux au lieu d'une sous le berceau de lilas : les poètes n'ont-ils pas comparé deux beaux yeux à deux étoiles ?

Dans cette circonstance, Stanley se trouvait un peu embarrassé de la maladresse et de la légèreté de l'artiste.

—Je suppose, dit-il que vous voulez parler de mademoiselle Ida qui daigne quelquefois venir avec les enfants troubler ma solitude ? Elle a en effet de jolis yeux ; mais, nous autres savants, nous devons regarder plus haut.

Ce fut le tour de Pholoë d'être sur des charbons ; que devait-elle croire ? que devait-elle penser de cette conversation inattendue ? Elle ne voyait plus ce qu'elle faisait, et, s'excusant sur ce que sa mère devait l'attendre depuis longtemps, elle disparut.

—Mon cher voisin, dit Stanley quand ils furent seuls, voici ce qui m'amène. Vous savez qu'un voyageur a la prétention d'avoir tout vu et de tout savoir...

Oui, de tout savoir ; je suis de votre avis, interrompit l'artiste, et sans vos voyages aurais-je le secret de cet incomparable bleu céleste que je me garderai bien de transmettre à mes confrères ? chacun pour soi ! Voyez quels tons excellents ! ajouta-t-il en tenant son œuvre à distance.

—Je crois, dit Stanley, que vous pourrez tirer parti de ce bon hazard, et j'en serai charmé ; mais je veux vous parler d'un sujet plus intéressant.

—Cher monsieur Stanley, ou plutôt, mon cher ami, dit Claudius avec ses démonstrations habituelles, votre présence nous porte bonheur, tout nous réussit depuis que nous avons fait votre connaissance. M'a-t-on assez reproché d'avoir signé un malheureux billet de trois cents francs ! Eh bien, si je ne l'avais pas fait, vous ne seriez pas venu en recevoir le prix ; vous n'auriez pas eu l'idée de revoir cette maison qui vous avait plu, et, selon toute apparence, nous ne vous aurions jamais connu. A quoi tiennent les choses ! — *Les voies de Dieu sont inconnues*, ajouta-t-il avec emphase.

—Les voies de Dieu sont inconnues, reprit froidement l'astronome.

—Croiriez vous, reprit Claudius, et je vous le dis en secret ; savez-vous que pas plus tard qu'hier j'ai refusé deux mille francs de *l'Amour vainqueur* ?

—Vous avez peut-être eu tort, dit Stanley ; deux mille francs sont bons à prendre.

—Comment ! c'est vous qui me dites cela ? vous avez évalué vous-même le dernier prix à deux mille quatre cents francs.

—Et si l'acheteur ne revient pas, retrouverons-nous une telle occasion ?

—Soyez sans inquiétude, dit Claudius avec assurance, il reviendra ! Si c'eût été un amateur, j'aurais peut-être cédé ; à un connaisseur comme vous je le donnerais pour rien ; mais un marchand ne m'intéresse pas. Ces gens-là vivent de notre substance ; nous n'avons pas à les ménager ; mon homme a été assez naïf pour me dire que c'était une commande. Il faudra bien qu'il revienne ; quant à moi je ne céderai pas. — Mais parlez moi du sujet intéressant qui vous amène, et pardon de la parenthèse.

—Mon cher monsieur Claudius, dit Stanley en prenant un siège, vous savez quel heureux hazard m'a conduit dans votre maison. En voyant le malheur de madame Martel, qui m'a paru une femme fort instruite et distinguée, j'ai été touché de sa position, et, dans mon désir d'y porter remède, j'ai fait une imprudence dès ma première visite, en lui laissant entrevoir que j'aurais peut-être un

moyen de la guérir. Je le regrette maintenant, car une espérance qui ne se réalise pas est un malheur de plus.

—Mais vous savez donc tout faire ? dit Claudius interrompant son travail ; ne seriez-vous pas un peu sorcier ?

—Pas précisément, mais j'ai vécu dans le pays de la magie, et il a pu m'en rester quelque chose. Tel que vous me voyez, avec mes yeux bien ouverts, j'ai été pendant trois mois complètement aveugle, et par la même cause qui a privé madame Martel de la lumière ; rien n'est plus fréquent dans l'Inde. Je me trouvais sans secours et sans amis à Bénarès, lorsqu'un pauvre médecin indien vint heureusement me tirer de cette position désespérante.

L'homme singulier qui m'avait guéri ne voulait recevoir aucune récompense.

“ Toutes les plantes, me disait-il, ont une vertu cachée, et chacune d'elles est un dictame pour une partie de notre corps. C'est dans l'Inde que se conservent les traditions les plus savantes de ces trésors mystérieux ; les ophtalmies, qui sont si nombreuses sous notre ciel de feu, devaient aussi trouver leur contraire, leur contre-poison dans les plantes aromatiques que nous foulons sous nos pieds.

“ Mais chez nous, ces secrets ne se révèlent pas ; ils se transmettent à quelques adeptes de la science, et quelquefois ils sont ensevelis dans le tombeau du dernier possesseur. Et cependant la science est un flambeau qui vient de Dieu et que l'humanité doit se transmettre de main en main.

“ Je vais donc faire un acte contraire à nos mœurs et à nos usages, non pas en vous dévoilant un secret dont je ne suis que dépositaire ; mais en laissant en vos mains le reste du flacon qui a servi à vous guérir, pour le cas où ce malheur vous arriverait encore à vous ou à un ami dont vous voudriez soulager l'infortune.

“ Je ne vous dis pas, ajouta-t-il, que vous rendrez un organe si délicat à ceux qui l'ont perdu ; Dieu seul peut le faire ; mais bien des gens se croient aveugles qui seraient guéris, s'il pouvaient ranimer à temps par cette plante divine un organe affaibli. Un homme qui est engourdi par le froid ne semble-t-il pas paralytique ? et celui qui est en léthargie n'est-il pas pris quelquefois pour un mort ? Il ne faut pas désespérer de la nature tant qu'il reste un germe de vie.

“ Seulement, et c'est ma dernière recommandation, gardez-vous d'employer le suc de cette plante tant qu'il reste trace d'inflammation ou d'inquiétude chez la malade, car son énergie pourrait donner la fièvre. Il faut un calme parfait de l'esprit et du corps ”

—Voilà, si je me souviens bien, ce que me dit cet excellent infidèle avec toute la charité d'un chrétien.

—Maître, dit Claudius, je vous dis que vous êtes notre bon génie ! mais comment allons-nous faire pour nous servir de ce précieux flacon ?

—Je n'en sais plus rien, dit Stanley ; je ne suis plus assez sûr de la vertu de mon remède pour en vanter les effets. J'ignore s'il s'appliquera avec succès aux yeux de notre malade. Je ne veux rien lui promettre, et cependant je désire essayer ; il faut que ce secret reste entre nous.

—Mais, reprit Claudius en réfléchissant, si nous chargions Pholoë d'appliquer le remède sans rien dire ? il n'y a pas une enfant plus discrète et plus attentive.

—En effet, dit Stanley, elle me paraît la raison en personne. Votre idée nous tire d'embarras. Veuillez donc lui transmettre vos instructions, sans rien oublier. Il faut seulement que les yeux soient voilés par un bandeau et baignés d'une eau pure, à laquelle vous ajouterez trois ou quatre gouttes de cette liqueur pour un verre d'eau ; gardez-vous d'en mettre d'avantage, pour éviter toute inflammation.

—Mais, cher docteur, dit Claudius, ne voulez-vous pas faire visite à madame Martel et l'engager seulement à se laisser mettre un bandeau sur les yeux ? vous réussirez peut-être mieux que nous, et elle ne se doutera de rien. Je vous laisse monter seul pour ne pas me trahir, car je ne sais guère me contenir, et j'attends de vos nouvelles.

Stanley monta donc seul chez madame Martel, qui le fit beaucoup causer ; car à la manière des aveugles, elle espérait suppléer, en l'entendant parler, au jugement si assuré que nous pouvons souvent porter sur un simple regard ; mais il ne disait que ce qu'il voulait bien dire, et il était maître de sa pensée.

Stanley s'informa beaucoup de l'état des yeux de madame Martel, et dit qu'il espérait un jour pouvoir lui communiquer une recette dont il s'était parfaitement trouvé dans un cas semblable, mais qu'une légère irritation paraissant subsister, il n'était pas temps encore.

—Mais ne pouvez-vous, mademoiselle, dit-il en se tournant du côté de Pholoë, qui travaillait près de sa mère, ne pourriez-vous engager madame à porter un bandeau sur les yeux ? car évidemment cette grande lumière fatigue l'organe.

—Le docteur l'avait aussi conseillé, répondit Pholoë, mais ma mère dit qu'elle aime mieux recevoir la faible lueur qui arrive

maintenant jusqu'à ses yeux et deviner l'ombre de ceux qui passent.

—Je vous assure que c'est un danger, reprit Stanley ; et, si madame daigne avoir confiance en moi qui a souffert du même mal, elle portera un bandeau imbibé d'eau fraîche, qu'il faut renouveler de temps en temps.

—Mon enfant, dit madame Martel, faisons voir à monsieur mon empressement à me soumettre à une ordonnance si simple.

En présence de Stanley, Pholoë prépara le bandeau d'eau fraîche ; et, quand elle en eut couvert les yeux de sa mère, elle se trouva plus embarrassée, car il lui sembla que ce regard éteint la protégeait encore ; et, depuis qu'il était couvert d'un voile, elle était plus seule avec l'étranger.

Stanley remercia madame Martel de sa soumission ; il lui promit qu'elle en éprouverait un soulagement après quelques jours de patience ; il se félicita de ce bon voisinage et demanda la permission de revenir.

Pholoë le reconduisit, —et c'est alors qu'il fallut prendre le courage de lui dire quelques mots ! Elle n'avait que cette occasion, et elle ne pouvait rester dans une position aussi fautive que celle qu'elle s'était faite en le prenant pour confident de la détresse de sa famille.

—Monsieur, dit-elle, en tâchant de se rassurer, moi seule je connais votre générosité. Des circonstances plus heureuses nous permettent aujourd'hui de nous acquitter ; mais pour rendre....(elle trouvait difficilement les mots)—pour pouvoir vous rendre cet argent, monsieur, il faut que j'informe ma mère de ce qui s'est passé. Me permettez-vous de le lui dire, de lui raconter votre bonne action ? elle apprendra à vous mieux connaître. C'était pour lui épargner un chagrin au moment où elle était si malade que j'ai fait un mensonge dont je suis bien embarrassée.—Je vous assure que c'était bien nécessaire. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir.—Je ne sais comment, j'ai deviné que vous ne refuseriez pas en voyant l'état de ma mère. Pardonnez-moi, j'avais—j'avais bien besoin de vous dire cela...

—Mademoiselle, dit Stanley avec bonté, en évitant de la regarder, pour ne pas la troubler d'avantage, car il comprenait combien elle avait fait d'efforts pour en dire si long, mademoiselle, il ne faut pas vous inquiéter d'une bagatelle. Vous ne manquerez certes pas d'occasions de me rendre service et de vous acquitter avec moi. Jusque-là, laissez-moi jouir du petit mystère qui existe entre nous, puisque nous étions réunis dans une même intention, celle de soulager une douleur.

Il y aurait danger du reste à agiter madame votre mère, en l'entretenant de ces détails au moment où elle a le plus besoin de calme. L'état des yeux tient souvent à celui de la tête. Je suis un peu docteur aujourd'hui, et, en cette qualité, je vous demande, ou plutôt, ajouta-t-il en riant, je vous *ordonne* la discrétion. J'ai donné à M. votre père quelques instructions sur le traitement à suivre ; il vous les transmettra, mais c'est un autre secret entre nous : voulez-vous être encore notre confidente ?

—Je n'en dirai rien, répondit Pholoë en remerciant d'un sourire plein de soumission ; mais involontairement elle songeait au berceau de lilas, et elle supposait que c'était peut-être aussi sur ce point que son créancier avait acquis le *droit* de demander ou d'ordonner la discrétion.

JULES TARDIEU.

(A continuer.)

LA PROVIDENCE ET

LES CHATIMENTS DE LA FRANCE. ¹

Cet ouvrage du R. P. Toulemont, un des RR. PP. de la Compagnie de Jésus, est destiné à éclairer un grand nombre d'esprits en France, et à préparer leur retour à la vérité. La doctrine de la Providence générale de Dieu et de son action spéciale dans les sociétés ; le tableau des châtiments de la France, en face de ses fautes ; les raisons d'espérer, fondées sur l'étroite solidarité des intérêts actuels de l'Eglise et de ceux de notre mère-patrie ; les conditions auxquelles cette dernière peut, chacun pour sa part, coopérer efficacement, au relèvement des choses, sont exposées d'une manière claire et parfaitement raisonnée. L'auteur ne se borne pas seulement, à montrer la main de Dieu dans les événements de la dernière guerre entre la France et la Prusse ; mais remontant des faits aux causes, il démontre jusqu'à l'évidence l'économie providentielle, en même temps qu'il réfute avec vigueur, les objections des sophistes contre la Providence. Il confond les méchants qui blasphèment, et relève le courage des bons qui espèrent dans des jours meilleurs pour leur infortuné pays.

¹ C'est le sujet d'une Conférence qui a été faite devant les membres de l'Union Catholique de Montréal, par son président M. J. F. Dubreuil, le 18 mai dernier. M. Dubreuil est un ancien élève distingué du Collège Ste. Marie et qui en est à ses débuts dans la carrière littéraire. Nous sommes bien aise de le faire connaître à nos lecteurs, et de le compter au nombre de nos collaborateurs, parceque M. Dubreuil est du petit nombre de nos jeunes gens instruits qui consacrent leurs loisirs aux bonnes et solides études.

Il y a d'ailleurs, suivant l'expression d'un évêque français, dans ces pages émues, un accent français qui touche et qui prouve une fois de plus, que le vrai patriotisme prend sa source dans la foi religieuse. L'auteur ne désespère pas de son pays et il compte sur son avenir.

Tel est le résumé de l'ouvrage du P. Toulemont. Le développement de ces idées se divise en trois parties.

1ÈRE PARTIE.

L'auteur commence par résumer les notions générales que les Saintes Ecritures nous fournissent sur la Providence. Tout émane de la divine Toute-Puissance, l'existence des créatures, les forces qui les animent, les lois qui les régissent, les lois morales, aussi bien que les lois physiques. Ce n'est pas tout encore : le Créateur n'a point laissé son œuvre à elle-même, comme si elle pouvait se suffire, se soutenir par sa propre énergie. Il faut qu'il étende toujours sur elle, le prolongement de son action créatrice. Tous les êtres et toutes les forces naturelles demeurent donc assujetties à sa puissance, comme des serviteurs dociles, parcequ'il les soutient par l'efficacité de sa vertu. Son opération vivifiante se continue sans cesse dans le monde et rien n'échappe à son universelle sollicitude. Toujours s'accomplit sa volonté souveraine ; elle déjoue les trames de la politique astucieuse, et les calculs d'une sagesse humaine qui prétend se suffire à elle-même et se passer du secours d'en haut. Tantôt Dieu répand sur les hommes et sur les peuples, ses faveurs et ses bénédictions privilégiées ; tantôt il les frappe des coups de sa justice et les brise comme des vases d'argile : biens et maux, châtiments et récompenses, indigence et richesse, tout vient de lui et en toutes choses, il est juste et sage et ses jugements sont à eux-mêmes, leur propre justification. La lumière éclaire tout homme venant en ce monde. Il veut que tous le cherchent et parviennent à la connaissance de la vérité. Mais en même temps il les laisse dans la main de leur conseil et il traite notre liberté avec un grand respect.

L'auteur procède ensuite à démontrer rationnellement le dogme de la Providence, d'abord, dans la nature matérielle et ensuite dans l'ordre moral. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans la nature, de l'ordre, de l'harmonie, des lois, et, pour tout dire en un mot, *un pouvoir intelligent*. Or, du moment qu'on reconnaît cette vérité, l'action de Dieu et de sa Providence est plus évidente que la lumière du soleil, et nier cette vérité ne peut être que le fait

d'un aveuglement moral prodigieux. Soutenir en présence de cette union si merveilleusement ordonnée, que tout cela existe indépendamment de l'Intelligence et de la sagesse souveraine, c'est exactement dire qu'un chef-d'œuvre d'architecture, Saint Pierre de Rome, par exemple, s'est fabriqué en vertu des seules forces immanentes de la matière, et que l'industrie humaine n'y a eû aucune part.— Voici, ce que disait à ce sujet Newton, le plus grand nom dans la science, Newton qui ne pouvait entendre prononcer le nom de Dieu, sans se découvrir respectueusement, en quelque lieu qu'il fût : “ N'en doutez pas, dit Newton, il est absurde de supposer que la nécessité préside à l'univers ; car une nécessité aveugle étant partout la même en tout temps et en tout lieu, la variété des choses ne saurait provenir d'une telle cause ; et par conséquent, l'univers, avec l'ordre de ses parties approprié à la variété des temps et des lieux, n'a pu tirer son origine que d'un être primitif ayant des idées et une volonté. L'astronomie trouve à chaque pas la limite des causes physiques, par conséquent la trace de l'action de Dieu. Si l'on suppose une infinité d'éléments matériels distribués dans toutes les parties d'un espace sans bornes, j'accorde qu'à moins d'une égalité de répartition mathématiquement rigoureuse, et partant tout à fait improbable, les attractions mutuelles de toutes ces molécules les porteront à se rapprocher de divers centres, et finiront par les condenser en masse d'inégale grosseur, telles que les étoiles, les planètes et les satellites. Mais il est certain que les mouvements actuels des planètes ne peuvent provenir de la seule action de la gravité ; car cette force poussant les planètes vers le soleil, il faut pour qu'elles prennent un mouvement de révolution autour de cet astre, *qu'un bras divin les lance sur la tangente de leurs orbites. . . .* En un mot, tous ces mouvements réguliers des cieus supposent une cause première qui n'est plus une cause mécanique : L'ordonnance admirablement belle du soleil, des planètes et des comètes, ne peut être expliquée que par le dessein et l'empire d'un être intelligent et puissant.”

Dans l'ordre moral, la Providence se révèle avec encore plus d'éclat. Oui c'est Dieu en personne qui conserve et maintient dans l'humanité, ces choses immortelles qui s'appellent premiers principes, idées universelles du bien et du devoir. La conscience, la loi morale ne sont que de vains fantômes, si elles ne sont pas le vivant témoignage et la signature même du suprême législateur qui a gravé dans tous les cœurs, les sentiments de l'éternelle justice et de l'invincible devoir.—Une fois que l'on a reconnu l'existence de Dieu, on est nécessairement conduit à reconnaître sa

Providence. Car enfin, s'il n'y avait point de Providence, si Dieu restait étranger ou indifférent aux choses de ce monde et à celles de l'humanité en particulier, ce serait lui supposer défaut de connaissance, impuissance, insouciance, ou mauvais vouloir ; or, aucune de ces hypothèses ne saurait être admise, parcequ'elle serait la négation d'une des perfections appartenant essentiellement à Dieu. Une doctrine soutenant le contraire serait plus déraisonnable que l'athéisme même. Car enfin, il est plus logique de se déclarer franchement athée que d'admettre un semblant de divinité ridiculement impuissante, ou niaisement indifférente ? Aussi toutes les protestations de la raison s'élèvent-elles pour flétrir ce monstrueux déisme, et ceux-là mêmes qui se vantent le plus haut d'y croire, ne sont pas toujours les derniers à se donner le démenti.....

L'auteur ici, réfute d'une manière victorieuse, les sophismes de quelques savants français, et entre autres, de Jules Simon, contre le dogme de la Providence.

Enfin, il termine cette première partie de son ouvrage, en démontrant par l'histoire, qu'il existe une Providence spéciale. Quelle est la cause la plus élevée des événements, celle qui domine et gouverne toutes les autres, celle qui dirige les lois de l'histoire, les maintient, les sanctionne et leur fraye la voie à travers tous les obstacles ? Cette cause n'a qu'un nom pour les hommes sages : elle s'appelle la Providence ; la Providence, toujours présente au gouvernement de l'humanité, laissant d'ordinaire les causes secondes suivre leur cours régulier, mais parfois intervenant par des actes plus directs, par ses *coups d'état* à elle, qui renversent en un clin d'œil et mettent en pièces, toutes les combinaisons les mieux assurées de la sagesse humaine.

2^{ME} PARTIE.

L'auteur, ayant bien posé le principe de l'existence de la Providence, procède ensuite à faire voir la main de Dieu dans les événements de la dernière guerre entre la France et la Prusse. Il commence d'abord par émettre cette supposition : Une Puissance inexorable, le Destin, si l'on veut, avait décrété qu'un immense châtiement serait envoyé à la nation française ; et, le moment venu, cette même Puissance a tout disposé, tout combiné, pour que son arrêt fût exécuté avec la plus inflexible rigueur. Cette supposition dit-il, ne rendrait elle pas parfaitement, compte de l'histoire de la dernière guerre avec la Prusse ? ou plutôt, ne dirait-on pas que

tous les événements de cette guerre, sans exception, se sont arrangés, comme tout exprès, pour forcer de reconnaître que cette supposition était une réalité évidente?... Ici, l'auteur passe en revue les diverses phases de cette lutte terrible. Il voit dans toutes un fait étrange, mystérieux, totalement en dehors des règles ordinaires. L'esprit de vertige poursuit jusqu'au bout, les hommes à la tête des affaires en France, et la main de fer de la fatalité s'appesantit de plus en plus, sur ce malheureux pays.

D'un autre côté, la Prusse avait des hommes à la hauteur des circonstances : généraux consommés, organisateurs et tacticiens de premier ordre : rien ne lui manquait : et par-dessus tout, elle avait à sa tête, Bismark, cette étrange personnalité dont on ne retrouve pas d'exemple dans l'histoire.

Par un renversement inouï et qui trahit encore le caractère essentiellement fatal de toute cette guerre, les qualités traditionnelles des Français, les plus saillantes, telles que la hardiesse des initiatives, la sûreté du coup-d'œil et la rapidité des mouvements avaient passé tout entières du côté de la Prusse, pour ne plus laisser en partage, aux premiers, que les défauts de la race allemande, ses hésitations et ses lenteurs proverbiales. Plus de trois cent mille hommes de la grande et glorieuse armée française, prisonniers de guerre en Prusse !! Quelle imagination aurait jamais pu concevoir que cela fût possible?... Et combien d'autres choses non moins incompréhensibles ?...

Or, quel est le sens de ces mots Fatalité, Destin ? Le sens commun nous dit qu'il n'existe réellement ni fatalité, ni destin indépendant de Dieu. Tous ces noms ne sont que des pseudonymes de la divine Providence. Ce qui est hazard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard, ou de l'irrégularité dans les recontres particulières.

L'auteur résume toute cette démonstration, en disant que *la Providence irritée contre la France, a permis et voulu qu'elle fût sévèrement punie* : tel est le dernier mot et la suprême raison de tous les événements de cette guerre. Ici l'auteur se demande :

Quelles sont les causes qui ont armé la justice divine contre la France ? Il indique spécialement les crimes suivants : 1o les grandes injustices et les grandes rapines ; 2o l'oppression des faibles et la spoliation des pauvres ; 3o l'orgueil, le faste et le luxe effrénés ; 4o la corruption, l'immoralité et l'appétit des jouissances matérielles ; 5o par-dessus tout, la révolte contre Dieu et le mépris de sa loi.

Parmi les grandes injustices et les grandes rapines, l'auteur range l'agiotage, l'usure et la spéculation éhontée. On eût dit que toute une classe d'hommes s'était fait un métier de ruiner leurs semblables, pour élever ces monstrueux édifices de fortune qui faisaient presque rougir le vice lui-même. Brigandage en grand cent fois plus coupable que la vulgaire escroquerie justiciable de la police correctionnelle. Brigandage d'autant plus scandaleux et plus révoltant qu'il s'était assuré les privilèges de l'impunité.

L'OPPRESSION DES FAIBLES ET LA SPOLIATION DES PAUVRES.

Nous ne pouvons renoncer au désir de citer ici, une page du P. Toulemon, relativement aux désordres causés par les grandes manufactures : nous n'en voyons que trop les tristes effets, même, ici, à Montréal. " L'industrialisme " a donné naissance à des iniquités sociales non moins criantes (que l'agiotage) et cela, justement à l'égard des classes de la population qui, par leur faiblesse même méritaient au plus haut degré, le respect et la protection. Nul ne peut ignorer ce que l'usine et l'atelier ont fait de l'enfance et de la jeunesse. Des enfants à la première fleur de l'âge ont été condamnés à un travail précoce et à une cohabitation corruptrice qui les ont étiolés et flétris à jamais au physique comme au moral. Plus souvent encore les jeunes hommes et les jeunes filles, innocents et purs jusque-là, mais une fois livrés comme des victimes au minotaure industriel, ont été plongés par lui dans le gouffre de la débauche et de la dégradation. Enfin, autre conséquence des mêmes causes, les grandes agglomérations manufacturières ont créé, ou développé, en des proportions effrayantes, cette lèpre de misère et de paupérisme, à laquelle la mendicité ordinaire n'a jamais rien eût à comparer en fait d'abjection et d'ignominie. Un observateur aussi consciencieux que compétent est allé jusqu'à dire que ce hideux paupérisme a produit ça et là un état social bien inférieur à celui de la barbarie et touchant à la bestialité. "

Les princes de l'industrie et de la finance devaient à Dieu des comptes terribles.

L'Orgueil, le faste, le luxe effréné et l'immoralité, se traduisaient en œuvres pleines de provocations et de convoitises insatiables et qui suffisaient à elles seules pour marquer le niveau des mœurs publiques.

La grande Exposition universelle de 1867 fournit à l'auteur, une preuve frappante de cet état de choses. A part quelques justes

exceptions, on ne trouvait là que l'art infidèle à sa mission sublime, l'art dégradé jusqu'à se faire le prédicateur du mensonge et de la volupté. Et ce qui frappait douloureusement les regards, c'est que la France s'était fait sous ce rapport, une place tout à part ; car si les autres nations ne lui avaient guère fourni le modèle des grandes aspirations idéales, elles lui avaient du moins donné l'exemple à peu près universel, du respect des convenances et de la pudeur.

Toute la presse répétait assez haut, les scandales babyloniens dont Paris donnait alors le spectacle. On disait que le théâtre et les bals publics avaient réservé pour les pèlerins de l'Exposition des scènes dignes des sanctuaires de Vénus.

Nul ne pouvait le savoir alors, mais les instruments de la vengeance, *les fléaux de Dieu*, étaient là aussi, et déjà, de son regard fauve, le vautour prussien épiait sa proie.

LA RÉVOLTE CONTRE DIEU ET LE MÉPRIS DE SA LOI.

La France depuis 1789, s'est organisée sur le pied de l'indifférence de l'Etat en matière religieuse. On est forcé de convenir que la Révolution française a été en droit, la prétention d'abolir le règne de Dieu, et en fait, l'abolition de ce règne dans la société française, en tant que société..... Une société, en tant que telle, se personnifie avant tout, dans son gouvernement ; car là est la tête, l'autorité qui maintient son unité. Et qu'est ce qui caractérise les gouvernements, tels qu'ils ont existé en France depuis 80 ans ? Tous ont travaillé plus ou moins directement, plus ou moins efficacement, à ruiner le règne social de Jésus-Christ. De là ces efforts incessants pour enchaîner la liberté de l'Eglise ; de là, ce parti pris de fouler aux pieds, les droits les plus sacrés qu'elle tient de son divin auteur. L'ensemble des lois, des constitutions reposait sur une base purement rationaliste et par cela même, sur la négation de la religion surnaturelle ; en d'autres termes, c'était l'antichristianisme officiellement professé.

Le christianisme a une loi capitale entre toutes : la sanctification du jour consacré au Seigneur. Or, contraste humiliant et douloureux au delà de ce qui peut se dire, quand après avoir vu chez l'Angleterre schismatique, le respect le plus scrupuleux du précepte dominical, on trouvait dans les villes et les campagnes de la France le mépris presque universel du dimanche, en vérité, on pouvait se demander si la France méritait encore, le nom de pays chrétien.

Et l'enseignement public était-il celui d'une nation chrétienne ? L'instruction historique, philosophique, littéraire que l'Etat distri-

buait aux jeunes générations était faite, la plupart du temps, pour ébranler en elles, sinon pour renverser, la foi de leur baptême, et pour fausser à jamais leurs idées, leurs notions sur les vérités les plus essentielles.

Il est aisé de conjecturer les résultats que produisait cet enseignement, auquel venait s'ajouter celui de la presse, livres, journaux, brochures. Ce dernier enseignement n'était pas, il est vrai, donné au nom de l'Etat mais l'Etat en tolérait les désordres et quelque fois même, le favorisait ouvertement. Blasphèmes horribles contre Dieu et les choses divines, calomnies atroces contre l'Eglise et ses institutions, mensonges à outrance et infamies de tous genres, contre tout ce qu'il y a de plus sacré, le journalisme français n'a rien épargné pour étouffer le christianisme. Certes, quand bien même la France n'aurait eû à sa charge que les crimes d'une telle presse, elle en aurait eu bien assez pour mériter le surnom de *nation impie* que lui infligeaient les étrangers.

La France n'était-elle pas assez coupable et n'avait-elle pas assez démérité, pour attirer sur elle-même, les châtimens de Dieu ?

Mais ce n'est pas tout, la France a été encore coupable, parce qu'elle a trahi sa mission providentielle qui est de protéger et de défendre le catholicisme : "Gesta Dei per Francos." A l'égard de sa grande colonie, l'Algérie, elle avait violé les obligations de la tutrice, vis-à-vis de sa pupille ; à l'égard de l'Eglise, elle avait trahi les devoirs de la fille aînée vis-à-vis de sa mère, en laissant dépouiller petit à petit, et en abandonnant honteusement le chef de la catholicité. Mais la justice de Dieu fut terrible. Le 6 août, le jour même où les troupes françaises s'embarquaient à Civitta Vecchia, ce jour-là même, les premiers désastres de la France éclataient comme des coups de foudre : quelques semaines après ses provinces étaient envahies, l'Empire s'écroulait dans la boue de Sedan, et la France subissait l'incomparable affront de se voir secourue et défendue par les hordes de Garibaldi.

Ici l'auteur se demande : Pourquoi la Providence a-t-elle permis que la France catholique fût châtiée par la Prusse protestante ? Pourquoi les innocents frappés avec les coupables ? Pourquoi l'impunité et la prospérité des méchants ?

La solution de la première de ces difficultés est des plus simples et des plus faciles, dit le P. Toulemont. Un préjugé et une erreur commune, c'est de se figurer que les nations catholiques ne devraient jamais être éprouvées par des adversités et des châtimens. Ce serait au contraire un grand malheur pour ces peuples et une espèce de réprobation, si Dieu ne les punissait point quand elles le méritent. Lorsque la Providence châtie une nation catho-

lique, elle le fait par miséricorde, et parfois, sans aucun doute, par un sentiment de prédilection spéciale : " Dieu châtie ceux qu'il aime."

L'expérience de tous les siècles démontre qu'il n'y a rien de plus dangereux pour un peuple que les prospérités prolongées. De plus, il y a des intérêts incomparablement plus précieux que ceux de la prospérité temporelle : ce sont les intérêts des âmes et leur éternel avenir. Or, à ce point de vue, les châtimens et les adversités produisent souvent les effets les plus salutaires. Les adversités qui frappent les peuples sont faites pour leur donner les mêmes avertissemens.

Quelquefois aussi la Providence permet qu'une nation catholique soit livrée à l'oppression et au martyre, et cela, à cause d'un dessein tout particulier sur cette nation. L'auteur cite comme exemple, le noble et catholique pays d'Irlande. Grâce à Dieu, ce généreux peuple a vu tomber depuis quelques années, les plus lourds anneaux de sa chaîne séculaire ; mais au plus fort même de l'odieuse persécution que l'Angleterre faisait peser sur lui, quelle grande et sublime mission ne remplissait-il pas dans le monde ? C'était la mission même qu'avait jadis remplie le peuple d'Israël quand il était dispersé parmi les Gentils, mission d'apostolat parmi les autres nations.

Si l'on veut être juste, il faut avouer que, dans sa lutte avec la Prusse, la France a reçu l'application providentielle de la loi qui veut que l'homme soit puni par où il a péché. Il est certain que c'est la politique française qui a contribué le plus efficacement, aux agrandissemens de la Prusse protestante. Qui est-ce qui a fait Sadowa, avec tous ses immenses résultats, sinon le second Empire ?

D'ailleurs, la France méritait d'être châtiée, et, dès lors, nul ne pouvait faire un reproche à la Providence, d'avoir fait choix de tel instrument plutôt que de tel autre. Quand Dieu voulait punir le peuple d'Israël, il se servait des peuples idolâtres, des Egyptiens, des Philistins, des Assyriens, ou autres, non pas que ces peuples fussent meilleurs, mais tout simplement parceque Israël avait besoin d'être rudement châtiée. Jamais Dieu ne permet le mal qu'en vue et à cause du bien qu'il en doit faire sortir.

Le Protestantisme, ajoute l'auteur n'a rien à revendiquer dans les succès de la Prusse, pas plus que l'Anglicanisme dans la prospérité de l'Angleterre. Encore moins faudrait-il rendre le Catholicisme responsable des défaites et des humiliations de la France. On a constaté que les populations qui ont trop faiblement acquitté

leur dette envers la patrie, et dont l'attitude en face de l'ennemi, n'était pas celle qu'elle devait être, n'appartenaient pas aux provinces les plus renommées pour leur ferveur religieuse. En revanche, les pays, comme l'Alsace et la Bretagne, où la foi religieuse est plus forte, ont fait preuve d'un patriotisme qui aurait pu sauver la France, si les autres provinces avaient concouru dans la même proportion à la défense commune. Leurs fils ont montré qu'ils savaient souffrir et mourir noblement.

Que ne faudrait-il pas dire de ces soldats catholiques par excellence, de ces zouaves de Pie IX, qui ont forcé leurs plus grands ennemis à proclamer leur bravoure sans pareille et leur dévouement incomparable. Ce seul exemple en dit assez à tout homme de bonne foi.

Le P. Toulemont résume toute cette proposition, en disant que la France a été vaincue, non point, parce qu'elle était catholique, mais parce que Dieu a voulu la punir de n'être pas assez catholique.

Il se pose ensuite cette question.

Mais pourquoi frapper les innocents avec les coupables? S'il y avait des coupables en France, il y avait beaucoup d'hommes de bien : ce sont presque tous ceux-là qui ont le plus souffert?

Voici comment il résout cette difficulté. Il y a, dit-il, une solidarité réelle entre les membres de la famille humaine. Il y a plus : ça été une croyance universelle parmi les hommes, qu'il existe une loi générale qui condamne les innocents à souffrir, à expier, pour les coupables. Il faut bien se garder d'attaquer à ce sujet, la Providence? Dieu n'est-il pas en droit de dire que cette loi de l'expiation il l'a subie tout le premier, puisqu'il a sacrifié son propre Fils pour la rédemption du monde? ... Cette loi de l'expiation ne s'est pas seulement accomplie sur le Calvaire, elle a reçu aussi sa perpétuelle exécution à travers tous les âges chrétiens, depuis les martyrs sans nombre, des trois premiers siècles de l'Eglise jusqu'aux nobles victimes de la dernière guerre et jusqu'aux otages sacrifiés de la Commune.

Ainsi, il ne faut pas s'étonner de voir les innocents frappés en même temps que les coupables. Si regrettables et si douloureux que puissent nous paraître parfois ces sortes de malheurs, ils sont la conséquence nécessaire du plan tracé par la divine Sagesse.

3ME PARTIE.

Dans la troisième et dernière partie de son ouvrage, le P. Toulemont, s'attache à faire voir que malgré tout, il ne faut pas désespé-

rer du salut de la France. Comme c'est surtout, pour avoir déserté son poste d'honneur près de Pie IX, que la France s'est attirée tant de malheurs et de catastrophes, il faut pour ramener sur elle, la divine protection qui s'en est retirée, que, suivant l'expression de l'auteur, "à force de dévouement pour Rome, nous nous faisons pardonner le crime de l'avoir trahie." Les devoirs de la France envers l'Eglise sont définis, par l'auteur, l'espérance, la prière, l'action. Il faut espérer dans les destinées surhumaines de l'Eglise et puisque la France est l'instrument réservé de la régénération religieuse de la terre, il ne faut pas perdre confiance dans une résurrection glorieuse pour la France. Rome et la France seront associées dans le triomphe, après l'avoir été dans l'épreuve. Dieu ne voudra pas disperser aux vents, tous ces trésors de noble désintéressement, ces germes de dévouement généreux, ces flammes de zèle et d'expansion apostolique qu'il a déposés dans l'âme de la vraie France. Il faut donc dire, avec Pie IX? Non, non la France ne périra pas; si la France périssait, la fin des temps serait arrivée, car n'est-elle pas la fille aînée de l'Eglise; le centre des bonnes œuvres, le pays qui donne malgré tout, le plus de défenseurs au Saint Siège, le plus de missionnaires, le plus de Sœurs de Charité? En second lieu, il faut prier: il faut que la France se remette à prier et qu'elle revienne à Dieu par là. Il faut qu'elle désarme sa colère par une conversion sincère. Elle ne peut être catholique à demi; il faut qu'elle le soit tout entière et tout d'une pièce.

Enfin, il faut agir, agir avec conviction, avec zèle, avec un ardent désir d'être sérieusement et pratiquement utiles. Cette action doit se manifester à l'extérieur par des œuvres véritablement humanitaires. L'esprit public est largement faussé par les mauvais livres, par les mauvaises doctrines; il faut le ramener à la vérité, par de bonnes bibliothèques, par la propagation et la diffusion des bons principes et des saines doctrines.

L'auteur termine par ce magnifique paragraphe qui peint bien le fond de son cœur de prêtre français et d'ami dévoué de son pays: "Ah!, dit-il, quand j'ai parlé des crimes et des hontes de la France contemporaine, mes paroles ont pu paraître empreintes d'amertume et de colère, Oui, sans doute, j'ai dû flétrir la fausse France et ses faux fils. Mais à Dieu ne plaise qu'une seule de mes paroles ait seulement effleuré la France loyale, noble, chrétienne, la véritable France, enfin! Celle-là au contraire, nous l'aimons avec un redoublement de tendresse filiale, à cause même de ses malheurs, comme un fils redouble d'amour pour sa mère et l'embrasse avec plus de larmes dans les yeux, quand il la trouve meurtrie par des étrangers barbares et des enfants indignes."

Ici se termine notre analyse de l'ouvrage du P. Toulemont. Cette analyse n'est guère qu'un résumé de l'ouvrage, résumé bien imparfait, mais qui en fait comprendre et apprécier la portée générale. L'auteur développe ses magnifiques idées avec une richesse de style et une puissance de raisonnement admirables. Comme on a pu s'en convaincre, il est allé en bon médecin, à la source même du mal : Il n'a pas craint de sonder, jusque dans ses replis les plus cachés, la plaie hideuse qui dévore depuis trop longtemps la France. Mais s'il a porté dans cette plaie un fer douloureux, ça été afin de montrer que quelque terrible qu'elle fût, il y avait encore un remède souverain qui pouvait la cicatriser, et la guérir entièrement.

Cet ouvrage a déjà été apprécié comme il devait l'être par les hommes bien pensants, et approuvé par plusieurs évêques Français

Nul doute qu'une lecture attentive du livre, produira dans ce malheureux, mais bien aimé pays, un bien immense et que le vœu si patriotique de son auteur, la régénération de la France, sera bientôt réalisé. Nous joindrons nos vœux aux siens, et nous lui souhaiterons cordialement et sincèrement, succès dans sa généreuse et patriotique croisade.

J. F. DUBREUIL.

LA FETE ST. JEAN-BAPTISTE.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. JOSEPH TASSÉ AU BANQUET NATIONAL
A OTTAWA, LE 24 JUIN 1873.

M. le Président, Messieurs,

Je crois me faire l'écho de cette nombreuse réunion en exprimant le vœu que le "jour que nous célébrons," le sujet même de ce toast, puisse être longtemps chômé avec l'éclat, l'enthousiasme et l'union qui ont présidé aujourd'hui à notre fête nationale.

Oui, puisse la St. Jean-Baptiste être célébrée longtemps non seulement par nous, mais par nos descendants les plus éloignés, et nous pourrons être sûrs que la grande famille française du Canada se conservera pleine de sève et de vitalité et qu'elle n'est pas destinée à périr. Oui, puisse-t-elle être célébrée longtemps, et notre nationalité pourra poursuivre sa glorieuse mission pour mieux faire mentir les sinistres prédictions de ceux qui proclament, à son de trompe, qu'elle doit s'engloutir tôt ou tard dans l'océan des peuples, dont les flots envahissants couvriront avant longtemps tout le nord de ce continent.

La St. Jean-Baptiste est aujourd'hui étroitement identifiée avec la cause de notre nationalité, et puisqu'elle en est le symbole, nous devons en être fiers et nous efforcer chaque année de la célébrer avec pompe. Car, en popularisant notre grande fête

patronale, en la rendant cher au peuple, nous travaillons par là même d'une manière efficace au maintien de notre autonomie.

Je sais, Messieurs, que des voix plus autorisées que la mienne se sont déjà prononcées en faveur d'une fusion de toutes les associations nationales pour ne former qu'une grande société canadienne, destinée à donner un caractère plus homogène à notre population. Cette idée ne manque pas de grandeur et elle a été préconisée, je crois, par l'homme illustre qui vient de descendre dans la tombe au milieu des pleurs de la nation.

Toute respectable que soit cette opinion, on me permettra peut-être de dire que je regarde ce projet comme le rêve brillant d'une grande intelligence. Non seulement je le crois irréalisable, mais je ne pense pas qu'il donnerait tous les résultats abondants que l'on en attend, s'il était possible de le mettre à effet.

Je suis persuadé qu'un mouvement entrepris dans ce sens n'aurait de l'écho ni parmi nous ni parmi nos concitoyens des autres origines. Les enfants de la Verte Erin ne voudront pour rien au monde cesser de fêter la St. Patrice, qui leur rappelle sur la terre de l'exil, les souvenirs de leur belle et malheureuse patrie, de cette noble Irlande, à laquelle ils portent un invincible attachement dont l'histoire des peuples offre peu d'exemple. Les Anglais voudront continuer à chômer la fête de St. George, où ils aiment à se ressouvenir avec un juste sentiment d'orgueil qu'ils appartiennent à la fière Albion, la reine des mers, la grande nation sur les domaines de laquelle le soleil ne se couche jamais. Et les descendants des Highlanders resteront fidèles à la fête de St. André, jour où ils se font gloire d'appartenir à la patrie de Walter Scott, où ils se plaisent à vanter leurs anciennes gloires, leurs montagnes légendaires, leurs lacs pittoresques, leurs plaines fertiles, embellies par l'imagination de leur incomparable romancier. Et nous, canadiens, tant qu'un souffle national nous animera, tant que le sang français coulera dans nos veines, nous ne consentirons pas à sacrifier notre glorieuse fête patronale. Et nous continuerons encore longtemps de porter avec orgueil la feuille d'érable, notre emblème national, de même que l'anglais porte la rose, l'écossais le chardon et l'irlandais le trèfle.

Oui, tous les ans, le 24 juin, nous aimerons à venir en foule au pied des autels nous incliner devant Celui qui pardessus tout a fait notre nationalité ce qu'elle est aujourd'hui, et nous l'implorerons de continuer sa protection à ce même petit peuple, qui n'a cessé de tenir haut le drapeau de la civilisation chrétienne depuis les bouches du St. Laurent jusque sur les bords lointains de la Rivière-Rouge et de l'Île Vancouver. Tous les ans, le 24 juin, nous aime-

rons à marcher en rangs serrés à l'ombre du drapeau qui renferme dans ses plis *nos institutions, notre langue et nos lois*, afin d'attester que si nous comptons parmi les plus loyaux sujets de Sa Majesté nous n'en sommes pas moins restés français—français comme on l'était au dix-septième siècle et dans les plus beaux jours de notre ancienne mère-patrie—français par le cœur, par la langue, par la religion. Tous les ans, le 24 juin, nous voudrions nous réunir pour compter nos forces, interroger notre passé, feuilleter quelques unes des plus belles pages de notre histoire, en faire revivre les gloires, et citer les vertus et le patriotisme de nos pères comme le plus bel héritage qu'ils aient transmis à leurs descendants. Et tous les ans, laissez-moi l'espérer, nous pourrions organiser quelque réunion amicale de ce genre, pour bien couronner une fête qui nous est chère à tant de titres.

Le maintien des sociétés représentant nos différents groupes nationaux ne saurait, Messieurs, au reste, entraver la marche des esprits vers cette union politique à laquelle aspirent nos hommes d'état, et qui a pour but de jeter les fondements d'une grande nation au nord de ce continent.

Voyons les Etats-Unis. Il y a presque autant de sociétés nationales que de noyaux de peuples différents dans ce pays. Les compatriotes de M. de Bismark y ont leurs fêtes nationales tout comme les Anglais, les Ecossais, les Français. Cependant l'existence de ces sociétés a-t-elle été un obstacle à l'unification de la vaste république? Non, puisqu'il n'est pas un pays où l'assimilation des différentes nationalités s'effectue aussi rapidement. Et si chaque groupe national reste fidèle à la fête de son pays, tous savent s'unir pour chômer le 4 juillet avec l'éclat que nous pourrions donner, je l'espère, avant longtemps à la célébration du 1er juillet.

Nous, canadiens-français, nous ne saurions avoir en tout les mêmes aspirations nationales que nos concitoyens des autres origines. Nous voulons bien autant qu'eux le progrès et le développement de notre pays, et nous sommes prêts à faire les plus grands sacrifices pour contribuer à sa prospérité et à sa grandeur. Nous voulons le Canada pour les Canadiens dans le sens le plus large du mot.

Mais nous avons aussi des institutions qui nous sont propres à conserver, une langue à maintenir et des lois à défendre. Elles forment notre héritage national et nous désirons le perpétuer intact à nos descendants. Et l'on comprend que nous ne soyons pas prêts à voir disparaître une société qui a justement pour but d'assurer la conservation des choses qui nous sont les plus chères.

Qu'on respecte notre langue, nos lois et nos institutions, et nos gouvernants trouveront en nous les meilleurs sujets, comme nous serons l'un des éléments constitutifs les plus importants et les plus sûrs de la nouvelle nation que l'on veut fonder. Et à l'heure du danger, on nous verra les premiers au poste de l'honneur, défendant le drapeau qui abrite nos libertés religieuses et politiques.

Notre passé est là, d'ailleurs, pour prouver ce que nous saurons faire à l'avenir. L'histoire n'a-t-elle pas dit depuis longtemps que sans la fidélité et l'héroïsme des canadiens en 1775 et 1812, les couleurs anglaises auraient depuis longtemps traversé les mers pour faire place au pavillon étoilé ? Aussi, est-ce avec raison que le gouverneur Haldimand a pu affirmer que nous étions le bras droit de l'empire britannique, dans ses possessions américaines, et Sir Etienne Paschal Taché a dit avec non moins de vérité, que le dernier coup de canon en faveur de l'Angleterre serait tiré par un canadien-français.

La fête St. Jean-Baptiste à laquelle, Messieurs, nous sommes si attachés, est de création assez récente. Elle a eu pour fondateur M. Ludger Duvernay, ce vrai patriote dont le nom est justement cher aux canadiens. Si l'on veut savoir pourquoi M. Duvernay donna le nom de St. Jean-Baptiste à la célébration nationale, la petite anecdote suivante pourra peut-être nous l'apprendre. A l'époque de la guerre de 1812, un officier anglais, ayant à appeler les *roles* des miliciens et voyant qu'un très grand nombre répondaient au nom de Jean-Baptiste, s'écria en faisant entendre un vrai juron britannique. *D...nd they are all Jean-Baptiste!* A partir de là, ce fut la façon parmi les militaires d'appeler tous les canadiens français Jean Baptiste. ¹

La fête n'avait pas d'abord de caractère religieux. On la chômaît par un grand banquet, comme nous le faisons ce soir. On l'accompagna d'une grande messe vers 1836 dans quelques villages bas-canadiens, mais ce ne fut que vers 1843 ou 1844 que l'usage prévalut de rendre la fête à la fois religieuse et nationale. Cela est dû au fait que jusqu'alors St. Joseph était regardé comme le premier patron du pays et, comme on n'avait pas à se plaindre de lui, il répugnait au clergé de le voir détrôné par St Jean-Baptiste. ²

Durant les premières années, la fête eut un caractère politique très prononcé. Nos compatriotes ne jouissaient pas alors des libertés qu'ils ont su conquérir par leur courage et leur fière attitude. Nous n'avions pas de gouvernement responsable, les élections

¹ Les fêtes patronales des Canadiens français par le Dr. LaRue.

² Idem.

parlementaires n'étaient qu'un leurre, elles étaient souvent emportées par l'intimidation ou la fraude, nous étions gouvernés par une infime minorité qui accaparait les honneurs et les faveurs du pouvoir et qui, pour me servir d'une expression dont on a bien abusé de notre temps, s'engraissait des sueurs du peuple. Nous, ce peuple de gentilshommes, comme nous appelait un homme politique anglais, nous étions traités comme des parias dans le pays même où nous étions l'immense majorité. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on se soit servi de la société St. Jean-Baptiste comme d'un levier puissant pour soulever la population canadienne contre ses oppresseurs. Dans les premiers banquets qui eurent lieu à Montréal en 1834, 1835 et 1836, les orateurs ne cessaient de parler dans leurs discours de la grande cause de la liberté politique. Il semble que des santés furent proposées aux réformateurs de tous les pays, à commencer par le célèbre O'Connell. On but avec non moins d'enthousiasme à la santé des canadiens qui combattaient dans notre chambre d'assemblée en faveur de nos droits politiques. Et on se garda bien d'oublier la santé de Josephite, la femme de Jean-Baptiste, qui, comme le disait l'orateur du temps "a pour empire celui de la tendresse et de la vertu et mérite la confiance de l'époux qui ne fait jamais d'affaires importantes sans prendre son avis."

Les malheureux événements de 1837-38 interrompirent la célébration de la fête nationale, mais à son retour de l'exil, M. Duvernay prit immédiatement des mesures pour la chômer avec plus d'éclat que par le passé. La première célébration de la St. Jean-Baptiste n'eût lieu qu'en 1842, à Québec. On la termina par un grand banquet qui fut servi en maigre, vu que c'était un vendredi. Il y eut abondance de discours éloquentes et chaleureux, mais que l'on arrosa seulement d'eau froide, de limonade, de bière de gingembre et de sapinette. Ce fut un vrai repas de tempérance. Cela n'est pas surprenant lorsqu'on sait que le sermon de circonstance fut prêché par l'abbé Chiniquy, qui était alors l'apôtre de la tempérance et l'idole des Canadiens.

Depuis cette époque, la St. Jean Baptiste n'a cessé d'être fêtée dans nos grandes cités comme dans nos plus modestes villages, partout où il y a des Canadiens. Il y a bien longtemps qu'on l'a chôme ici avec entrain, et je vois même autour de cette table de respectables compatriotes qui comptent au nombre des premiers présidents et officiers de la société. M. Rameau, dans son ouvrage sur *La France aux Colonies*, n'a pas cru pouvoir donner une meilleure preuve du patriotisme des Canadiens d'Ottawa, qu'en repro-

duisant un compte-rendu de la célébration nationale, qui eut lieu en 1859.

Si, Messieurs, nous avons pu jouir un instant aujourd'hui du don d'ubiquité, nous aurions vu l'admirable spectacle de centaines de milliers de descendants de la France, dont les cœurs ont battu à l'unisson des nôtres, célébrant à qui mieux mieux la fête nationale. Nous les aurions vu, affirmant comme nous au grand jour leur patriotisme, emcombrant les temples sacrés, se déployant en d'énormes processions, au bruit des fanfares nationales et à l'ombre de la bannière de St. Jean Baptiste. Et nous aurions vu ce même imposant spectacle se reproduire depuis l'Acadie jusqu'au Pacifique et sur les bords du majestueux lac Champlain comme sur les rives enchantées du Mississipi.

J'ai eu la bonne fortune, Messieurs, d'assister deux fois à la célébration nationale dans l'état de New-York, et si le drapeau étoilé ne fut pas là pour nous rappeler notre présence dans les domaines de l'Oncle Sam, nous aurions pu nous croire dans quelques unes de nos petites villes de la province de Québec, à Hull, par exemple, où la fête a été si belle, tant l'enthousiasme, tant l'entrain était général.

Ce que je dis de nos compatriotes de l'Est des Etats-Unis peut également s'appliquer à ceux de l'Ouest, où ils sont groupés en grand nombre et où ils sont pour ainsi dire chez eux. Car, nos compatriotes ont été les pionniers de cette vaste région et on voit leurs noms au berceau de leurs plus grandes cités comme Chicago, St. Louis, Milwaukee, St. Paul et bien d'autres. Il y a quelques années les canadiens de St. Paul, Minnesota, chômèrent leur fête avec tellement d'éclat que le gouverneur de l'état même s'y associa et prononça un discours remarquable de circonstance.

Il semble que nos compatriotes émigrés soient plus attachés encore que nous en maints endroits à la St. Jean Baptiste et en attendent l'avènement avec plus d'anxiété. Car, c'est peut-être loin de la patrie qu'on l'apprécie le mieux. "Demandez," dit un écrivain, "au pauvre exilé qui n'a pas dans sa patrie où reposer sa tête, qui mendiait jadis aux portes des riches, demandez-lui s'il ne la regrette pas. Rendez-lui l'humble chaumière qu'il habitait, son pain noir et sa place au soleil, et vous verrez à son bonheur, à ses larmes de joie, si sa terre natale n'a d'attraits que pour les heureux d'ici bas.....Non, le bonheur n'existe point pour ceux qui sont éloignés de la patrie; toujours un vague regret les consume. L'oiseau de passage qui traverse les airs, la voile qui blanchit à l'horizon, la brise qui glisse sur leur tête, tout leur parle d'elle.

Ils répètent, dans leurs cœurs attristés le cantique des enfants d'Israël sur les rives de l'Euphrate."

En terminant, Messieurs, laissez-moi rendre un faible hommage au patriotisme dont les canadiens d'Ottawa ont fait preuve aujourd'hui. Jamais de l'aveu de tous, la fête n'a été si belle, si imposante. Jamais nous n'avons affirmé notre vitalité d'une manière plus éclatante, jamais nous n'avons marché en rangs plus compacts pour célébrer la fête de la patrie. Pour la première fois nous avons vu par exemple avec un indicible bonheur cent cinquante canadiens représentant la nouvelle paroisse des Chaudières, qui a surgi comme par enchantement, et partant de l'autre extrémité de la capitale pour venir grossir le bataillon national et nous donner la chaleureuse étreinte de la fraternité. Aussi, après une pareille manifestation nationale, commencée sous les auspices de la religion et si agréablement couronnée, avons-nous raison de nous énergueillir d'être Canadiens-Français.

DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE DU CANADA.

1634--1635

LETTRE DU P. PAUL LE JEUNE, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE LA
COMP. DE JÉSUS DANS LA NOUVELLE FRANCE ¹.

Mon Révérend Père,

Pax Christi.

Les larmes qui me tombent des yeux à la vue des lettres de V. R. arrestent ma plume. Je suis dur comme bronze et cependant son affection m'a tellement amolli que la foye me fait pleurer et me fait donner mille bénédictions à Dieu. O quel cœur ! quel amour ! quelle volonté elle a pour nous ! Je ne scay comme y correspondre, sinon de lui dire comme me voilà tout entier entre ses mains et pour Canada et pour la France et pour tout le monde. *Ad Majorem Dei Gloriam.* Je me voy si faible à tout et Dieu si puissant pour tous qu'il me semble, qu'il n'y a plus rien à désirer, à refuir. On m'écrit que V. R. a donné pour les pauvres Canadiens jusques à l'image de son oratoire. M. De Lauzon dit que son affection n'a point de limites et qu'elle mettra la mission en tel estat qu'on sera contraint de procurer la continuation d'un si grand bien. Tout le monde confesse que Dieu est pour nous puisque le cœur des Supérieurs qui est entre ses mains est tout à nous. Le moyen d'être insensible à tant de biens et d'avoir le cœur et ses yeux secs dans une pluie de tant de bénédictions ! Mais entrons en affaire ; je

¹ Archives du Gesu à Rome.

n'épargneray ni l'encre ni le papier, puisque V. R. supporte avec tant d'amour mes longueurs et mes simplicités. Après l'avoir remerciée de tout mon cœur des secours qu'il lui a plu de nous envoyer comme aussi des vivres et des rafraichissements, je lui descriray tout l'estat de cette mission.

Commençons par ce qui s'est passé cette année. Nous avons vecu dans une grande paix, Dieu mercy entre nous, avec nos gens et avec tous nos François. Je suis grandement édifié de tous nos pères. Le P. Breueuf est un homme choisy de Dieu pour ce pays. Je l'ai laissé en ma place six mois durant, neuf jours moins, que j'ay hiverné avec les Sauvages. Tout a procédé toujours en paix. Le P. Daniel et le P. Davost sont paisibles, ils ont bien étudié la langue huronne, j'ay tenu la main qu'ils ne fussent point divertis de cette exercise que je crois être de très grande importance. Le P. Masse que je nomme quelques fois en riant, le P. Utile est bien cognu de V. R. il a eu soin des choses domestiques et des bestials que nous avons, en quoy il a très bien réussy. Le P. Denoué qui est d'un bon cœur a eu soin de nos ouvriers, les conduisant dans leur travail tout à fait difficile en ces commencemens. Notre frère Gilbert s'est mieux porté cet hiver que l'autre, aussy, n'a-t-il pas été si rigoureux. Je l'ai mis à la liberté de retourner à cette année, il a mieux aimé rester, nous verrons comme il réussira avec notre frère Liégeois, lequel, à mon avis, fera très bien. Je suis le plus imparfait de tous, et le plus impatient. J'ai passé l'hiver avec les sauvages, comme je viens de dire. La faim nous a pensé tuer, mais Dieu est si présent dans ces difficultés que ce temps de famine m'a semblé un temps d'abondance, n'estoit que je crains d'excéder, je raconterais à V. R. les sentimens que Dieu donne en ce temps-là; j'avoue que je sentoies parfois la faim et que souvent ces paroles me venoient en la bouche : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* : mais jamais je ne songe les avoir prononcées sans ajouter cette condition *Si ita plasitum est ante te*. Je disoies parfois ces autres de St. Xavier, d'un assez bon cœur : *Domine, ne me his eripias malis nisi ad majora proetua nomine reserves*. J'étois consolé jusques dans mon sommeil, mais laissons ceci car Dieu agissoit pour lors, voici ce que je suis. Sitôt que nous fûmes secourus des créatures je devins malade de corps et d'âme. Dieu me faisoit voir ce qu'il est et ce que je suis. J'étois impatient, dégouté, cherchant la retraite en ma petite maison. Je tachoies bien d'arrêter cet estat de misère, mais comme toutes mes passions sont toutes viciées j'échappois à tous coups, ne raportant rien de ce voyage que mes deffaults; j'ai couché dans la relation les causes pour les quelles je suis revenu peu savant dans leur langue; c'est assez de ce point.

Pour ce qui touche nos hommes, ils entendent tous les matins la Ste. Messe devant leur travail, ils viennent tous à la chapelle où on fait les prières que j'envoye à V. R. Nous chantons vespres les festes et les dimanches et on leur fait quasi tous les dimanches une exhortation. Entre cecy on presche à Kébec, on y chante aussi les vespres, parfois la grande messe. Voilà sommairement nos occupations de cette année passée, la relation en parle plus amplement.

Pour l'année que nous allons commencer au départ des vaisseaux, voyez comme nous serons distribués de ce que nous ferons.

Le P. Brebeuf, le P. Daniel et le P. Davost avec trois braves jeunes hommes et deux petits garçons seront hurons.

Enfin notre Seigneur leur a ouvert la porte ; M. Du Plessy y a grandement contribué, disons M. De Lauzon qui luy avoit sans doute recommandé à ce point dont il s'est très bien acquitté comme V. R. verra par la lettre que le P. Brebeuf m'a envoyée du chemin des Hurons. Je croy qu'ils sont maintenant bien près du lieu où ils prétendent aller, ce coup est un coup du ciel, nous espérons une grande moisson de ces pays. Le P. Brebeuf et le P. Daniel se jettèrent dans les dangers de bien souffrir, car ils s'en allèrent sans bagage, n'y sans la monnoie nécessaire pour vivre. Dieu y a pourvu, car M. Du Plessy a tenu la main que tout passast, voila pour les hurons.

Nous demeurerons aux trois rivières le P. Buteux et moy, ce lieu est sur le grand fleuve 30 lieues plus hault que Kébec sur le chemin des hurons ; on le nomme les trois rivières pour ce qu'une certaine rivière qui vient des terres se dégorge dans le grand fleuve par trois embouchures ; nos françois commencent là cette année une habitation, il y faut deux de nos pères. J'ai esté fort longtemps en balance qui y pourront aller. Le P. Brebeuf et le P. Denoué estoient d'avis que je demeurasse à Kébec, mais j'ay reconnu que le P. Lallemand appréhendoit cette nouvelle demeure y croyant qu'il n'en reviendrait pas si on l'y envoyoit, s'offrant néanmoins de bon cœur à faire ce qu'on voudroit ; il est vray qu'il y meure ordinairement quelques personnes en ces commencemens mais la mort n'est pas toujours un grand mal, après avoir recommandé l'affaire à Notre Seigneur je me suis resolu d'y aller moi mesme pour les raisons suivantes ; j'ai creu que je ne faisais rien contre le dessein de V. R., quittant la maison pour sept ou huit mois, car je peux retourner au printemps ; je ne scay néanmoins sy je reviendray devant la venue des vaisseaux ; de plus que je laisse entre les mains d'une personne qui fera mieux que moy cent fois, *quis ego sum !* un atôme à comparaison de luy. Je doutois de

son estomac pour les prédications à Kébec, mais l'auditoire est petit et il ne se trouve aucun inconvénient en cela. J'ai creu que Notre Seigneur auroit pour agréable que je donnasse ce contentement au Père de ne point quitter Kébec, où nous sommes déjà au petit incommodes et que s'il y a du danger que je le dois prendre pour moi. Le Fils de Dieu mourant en croix nous a déterminés à la Croix, il ne faut donc point fuire quand elle se présente, c'est une plus forte raison, on souffre, il est vray, dans une nouvelle habitation, notamment précipitée comme celle-là ; je ne scay comme sera faite la maison, estre pesle-mesle avec des artisans, boire, manger, dormir avec eux ; ils ne scauroient faire là aucune provision de quoy que ce soit ; tout cela ne m'étonne point, les cabanes des Sauvages que j'ai habitées cet hiver sont bien pires. Le P. Buteux me réjouit de bon cœur, je le voy fort résolu à la Croix. V. R. à raison de dire que c'est l'esprit qu'il faut avoir. Nous estudierons là la langue quoiqu'avec moins de commodité qu'à Kébec à cause du logement où il y aura un plus grand tintamarre que dans les cabanes des Sauvages, car nos françois avec lesquels nous serons tous ensemble ne sont pas si paisibles et si patiens que ces barbares. De plus je voulois prendre cet hiver un sauvage avec moy à Kébec pour m'instruire, puisque je commence à pouvoir les interroger, cela ne se pourra pas faire aux trois rivières, mais il m'importe, je feray ce que je pourray. Resteront à Kébec, le P. Lallemand, le P. Masse, le P. Denouë et nos deux frères avec tous nos hommes. La douceur et la vertu du P. Lallemand tiendra tout en paix et fera réussir le travail de nos gens. Envoyer le P. Denouë et le P. Buteux aux trois rivières, je ne voyois pas d'apparence, 1o. pour ce que le Père Denouë gouverne ici nos hommes 2o. Le P. Buteux eut perdu une année, il n'auroit rien fait en la langue ; 3o. *Satis calidus est licet alioquin optimus* P. Denouë ; il falloit donc que le P. Lallemand ou moy y allassions. J'ai pris le sort pour moy, croyant laisser la maison en plus grande paix que si je fusse demeuré. Je croy que V. R. approuvera mon procédé, du moins j'ai pensé suivre en cecy, le mouvement de Dieu qu'il sort bien pour eux jamais. Voilà ce que nous ferons cette année, c'est une grande occupation que de bien souffrir, Dieu nous en fasse la grâce.

Parlons maintenant de nos serviteurs domestiques, j'ay dit que nous avons estés en paix de tous costés. Les murmures qui arrivent parfois et les escapades ne doit bien pas estre mis dans les grands désordres, quand on se relève aussy lest qu'on est tombé et quand la rente n'est pas grande, quelques-uns de nos hommes ont quelquesfois témoigné quelque impatience, mais nous avons subject

de bénir Dieu, car rien ne s'est passé de notable ; voicy les causes de leurs mécontentemens : 1o c'est le naturel des artisans de se plaindre et de gronder. 2o la diversité des gages les fait murmurer, un charpentier, un briquetier, et autres gagneront beaucoup plus que les manœuvres, et cependant ils ne travaillent pas tant, je veux dire qu'ils n'ont point tant de peine que les autres à raison qu'ils font leur mestier et les autres font des choses fort difficiles. *Inde querimonæ.* Ils ne considèrent pas qu'un maître-maçon a moins de peine qu'un manœuvre quoiqu'il gagne davantage. 3o La plupart ne font point leur mestier sinon pour un peu de temps, un cousturier, un cordonnier, un jardinier et les autres se trouvent estonnés quand il faut traîner du bois sur la neige, en outre, ils se plaignent qu'ils oublieront leur art. 4o Il faut confesser que les travaux sont grands en ces commencemens, les hommes sont les chevaux et les bœufs, ils apportent ou traînent les bois, les arbres, la pierre, ils labourent la terre ; ils la hersent. Les mouches de l'esté, les neiges de l'hyver et mille autres incommodités sont importunes ; des jeunes gens qui travailleroient à l'ombre dans la France trouvent icy un grand changement, je m'estonne que la peine qu'ils ont des choses qu'ils n'ont jamais faites ne les fait crier plus haut qu'il ne crient. 5o Ils sont tous logés dans une mesme chambre, et comme ils n'ont pas tous leurs passions bien domptées, et qu'ils sont d'humeurs bien différentes, ils ont des sujets de discorde sans subject. 6o Comme il faut que nous passions par leurs mains ne les pouvant renvoyer quand ils manquent, et, comme ils voyent qu'un baston n'est pas bien servi d'une main pour les chastier, ils font plus aisément des renchères qu'ils ne feroient avec des séculiers qui les presseroient fort et ferme.

Que V. R. pèse toutes ces raisons, s'il luy plait, et elle nous aidera à bénir Dieu, car avec tout cela nous n'avons pas laissé de passer l'année paisiblement ; lançant quelques uns, en puissant quelques autres quoyque très rarement, dissimulant fort souvent, *Deus sit in eternum benedictus*, et comme ce n'est pas assez que la paix soit chez nous, mais il la faut très profonde, s'il y a moyen, j'estime qu'il serait bon de faire ce que je vay dire.

Il ne faudroit icy que des hommes de bon travail, voilà pourquoy il seroit bon que nous eussions trois braves frères pour les mesmes offices de la maison, pour la cuisine, la boulangerie, la cordonnerie, la cousturie, le jardin, la sacristie, les lessives et la serrurerie, le soin du bestial, du laitage, du beurre, et on diviseroit tous ces offices entre les trois bons frères et ainsy on seroit délivré de donner des gages à des ouvriers qu'on occupe en ces choses, tous nos hommes seroient dans les grosses besognes et par conséquent

je supplie V. R. de nous envoyer deux bons frères, notre frère Ligeois qui commence fort bien sera le troisième, pour notre frère Gilbert, peut-être le renvoira-t-on, sinon il travaillera à la menuiserie tout doucement, car il est déjà bien cassé et gêné d'une rupture. Voicy les frères sur lesquels je resterois ma penser si V. R. le trouvoit bon: Notre frère Claude Frémont et notre frère le Serrurier qu'elle nous promet par ses lettres d'envoyer l'an prochain, je ne cognoy ni l'un ni l'autre, on me dit qu'ils sont tous deux paisibles et de bon travail, si cela est, V. R. nous les donnera s'il luy plait, on en pourroit bien envoyer un autre aux hurons ou aux trois rivières suivant le cours des affaires.

Avec ces bons frères, il nous faut avoir icy pour le moins dix hommes de bon travail pour les bastiments et pour la terre et pour faucher, pour tout en un mot qui en pourroit encore davantage seroit le meilleur, en y travaillant tous dans les grosses besognes, ne se plaindront pas de ceux qui font les mesmes offices. Nous avons desjà quatre de ces hommes, reste pour six à envoyer et nous renverrons l'an qui vient tous ceux que nous avons, excepté ces quatre, voilà quel doit estre l'estat de la maison pour l'an qui vient. Quant au travail, si V. R. le trouve bon, dix bons ouvriers et trois ou quatre de nos frères scavoir est, nostre frère Sigeois, n. frère Claude Fremont n. frère le serrurier dont je ne scay pas le nom et nostre frère Gilbert s'il demeure. Pour les six ouvriers que nous demandons, voicy leurs mestiers, deux charpentiers forts dont l'un pour le moins entende à dresser un bastiment, en un mot qu'il sache bien son métier, un menuisier et trois hommes de travail qui puissent estre appliqués à désarter la terie, à tirer la scié de long, il n'est pas nécessaire qu'ils sachent ce métier, mais qu'ils ayent la volonté et les forces pour le faire; à faucher, à aider les charpentier, masson, briquetier, auprès du bestial, à tout ce qu'on voudra, il faut des hommes forts pour cela et de bonne volonté. Si on ne peut avoir deux charpentiers qu'il en passe un bon pour le moins, et en la place de l'autre un homme de travail, comme je le viens de descrire. Je parleray encore de ceci ailleurs afin que si un vaisseau manquoit, l'autre porte de nos nouvelles, il est bien aisé de dépeindre un bon ouvrier, mais bien difficile de le trouver, je feray voir ailleurs à V. R. la nécessité que nous avons de ces dix hommes.

Pour les quatre qui désirent ou désireroient entrer en nostre compagnie, je leux diray qu'Ambroise qui a si bien contenté à Orléans et ailleurs et mesme qui a rendu icy de bons services, s'en vouloit aller cette année. Il est d'un bon naturel et bon ouvrier, s'il contente nous prierons V. R. de le recevoir l'an qui vient, sinon

il n'obtiendra aucune lettre de recommandation. Pour Louys, il fait merveille dans son mestier, quand on l'applique à autre chose, il est mescontent. Les grosses besognes qui sont ici le découragent aussi bien que Robert Hache. Ils sont tous deux bons enfans mais ils n'ont pas assez de courage et peut-être de force pour les travaux du Canada, ils demandoient quasi de s'en retourner cette année, mais la crainte de n'être pas resçus, les a arrestés, nous verrons comme ils feront doresnavant, ils ont bonne volonté. Quant à Jacques Jurrier, il est constant dans le bien, j'aimerais mieux en vérité six hommes comme lui que dix autres. Il y a longtemps qu'il demeure sur le pays. Je lui ai dit de la part de V. R. qu'il seroit reçû, repassant en France. Deux choses empêchant qu'il n'y retourne cette année, la première, il a grande difficulté de se mettre sur mer, s'y trouvant fort mal, la seconde, à peine la maison se peut-elle passer de luy tant il nous est nécessaire en toutes façons est un jeune homme qui ne dit mot, mais qui fait beaucoup. Comme je représentois au père Lallemand que V. R. nous le renverroit au plus tost, il m'a dit la difficulté qu'a nostre R. P. Provincial de luy laisser faire icy son noviciat, provient d'une croyance qu'il a que cela ne soit pas bien trouvé à Rome ou bien de quelques-uns de nos pères, car sans cela, il aime tant la mission qu'il le laisseroit ici, estant notamment informé de la douceur de ce bon garçon auquel il ne manque que l'habit pour être religieux et s'il fait dans la religion comme il fait au monde, on sera content de luy. J'escriray, m'a-t-il dit, à Rome, afin qu'on nous accorde cette faveur qui nous est importante pour le bien de la maison, informés-en N. R. P. Provincial, c'est ce que je fay par la présente. S'il faut enfin qu'il passe il passera, Dieu est le maître de tout. Je supplie V. R. de me pardonner s'il lui semble que je parle avec moins de respect dans mes lettres, je ne veux rien absolument mon R. P. que ce que vous jugiez devant Dieu, je parle selon que je crois la nécessité, ce me semble.

Parlons des pères dont cette mission auroit besoin.

Il en faudroit deux aux Hurons, s'il font la paix avec les Iroquois comme elle se traite, à ce qu'on dit, il en faudroit bien d'avantage ; car il faudroit entrer dans tous les peuples stables. Si les nations viennent à recevoir la foy, elles crieront à la faim et on ne leurs pourra donner à manger faute des personnes qui sçachent les langues. De plus les frères qui seront parmi les Iroquois, travailleroient à entretenir la paix entr'eux et les Hurons, néanmoins sur l'incertitude de cette paix, nous ne demandons que deux pères pour les Hurons, il faut un Supérieur aux Trois-Rivières et deux Pères pour demeurer à Kébec proche de nos françois. Voilà cinq prêtres

et deux frères. Voyons la nécessité qu'il y a d'avoir tant de monde.

Pour les deux pères qu'on envoie aux Hurons, ils pourroient être envoyés de là à la nation neutre ou parmi les Iroquois, ou en quelqu'autre nation, ou bien être retenus dans les Hurons mêmes qui sont au nombre de trente mille âmes en fort peu de pais. Pour Kébec je demande deux Pères, si le Père Lallemand est Supérieur, il demeurera avec les PP. Masse et Denouë, et avec nos gens pour faire réussir la maison. Les deux pères seront au fort où on parle de bâtir une maisonnette ou une chambre. Ils prescheront, entendront les confessions, administreront les sacrements, diront la sainte messe à nos français, bref, ils feront l'office de pasteur et apprendront la langue des sauvages, les allant voir quand ils cabaneront près d'eux, ils auront un garçon qui leur apportera toutes les semaines leurs vivres de notre maison, esloignée du fort d'une bonne demi-lieue. Je demande un Supérieur aux Trois-Rivières parce que ce n'est pas trop de tenir là trois Pères afin qu'il y en ait toujours deux libres pour les sauvages. Que si V. R. n'en veut envoyer que deux, le P. Buteux à qui j'apprendray cette année ce que je pourray de la langue, demeurera avec luy à Kébec ou aux Trois-Rivières et moi avec l'autre ; mais à mon avis ce n'est pas trop de trois pour les Trois Rivières, l'un sera pour nos français les deux autres, pour les sauvages. Voir même il se pourra faire qu'on en envoie l'un d'eux aux Hurons avec les deux qu'il y faut faire passer. Je me doute bien que le P. Brebeuf en pourra demander plus de deux, si bien que si V. R. nous peut donner cinq Pères et deux frères, ce ne sera pas trop. Je me souviens de ce que je lui ay autrefois entendu à dire : *ad pauca attendent facite enunciat*. J'ay bien le monde qu'il faut ; mais je ne dy pas où on trouvera dequoy le nourir ; à cela je n'ay pas de repartie, je me restreint le plus qu'il m'est possible car pour le bien de cette mission, il faudroit bien plus de monde que nous n'en demandons.

J'ay icy deux humbles supplications à faire à V. R. je les fay au nom de Jesus-Christ de toute l'étendue de mon cœur, mon R. P. je conjure V. R., de me décharger, je dis quelquefois, aux petites croix qui me viennent et encore celle-là et tant que vous voudrez ô mon Dieu, mais à celles que le P. Lallemand m'a apporté dans les lettres de V. R. qui me continuoient en charge. Je l'ay dy plus de trois fois, mais avec une rétraction de cœur qui ne pouvoit boire ce calice. En vérité mon R. Père je n'ay pas les talents, ny les qualités, ny la douceur requise pour être supérieur ; de plus je le dy et il est vray, c'est un grand détourbier pour l'étude de la langue, je dy un très grand détourbier, diray mesme que cecy cette année nuit au salut peut estre de quelques sauvages. J'apprend que les

sauvages qui sont aux Trois Rivières sont tous malades et meurent en grand nombre ; le Père Brebeuf mesme qui a passé par là m'écrit qu'il seroit à propos que j'y allasse. Je suis dans les écritures je n'ay rien ou peu de choses prestes, les vaisseaux seront bientôt prests à faire voile. Je seray surpris de mes lettres et informations que j'envoie à V. R., touchant nos besoins, je me dépêche tant que je peux. Si je n'étais pas supérieur je serais délivré de tout cela, il y a longtemps que je serais là Haut. Je me dispose pour y aller tout-à-fait jusqu'au printems, ou jusqu'à la venue des vaisseaux. Je n'ay pas l'esprit capable de tant de choses. Le soin de nos gens, tant de sortes de petits travaux qu'il y a, bref, tout s'adressent au Supérieur et cela le divertie infiniment, notamment à Kébec où nous sommes bon nombre de personnes. Ajoutés les sermons, les confessions, visites. Je veux croire que tout cela empescherait peu le P. Lallemand de l'étude de la langue, pour moy, je le dy devant Dieu, cela m'en détourne grandement, depuis le mois d'Avril auquel je retournay d'avec les sauvages, je n'ay pas regardé un seul mot de leur langue. Le Père Lallemand qui n'est pas si assidu à l'étude a voulu au commencement de sa venue prendre un petit garde au travail de nos hommes. Enfin il s'en est défait, me confessant ingenuement, ce qu'il n'avait pas voulu croire, qu'il était impossible d'étudier avec soin. On donne un tems tout libre à ceux qui étudient dans nos classes, ils ont de braves maîtres, ils ont de bons livres, ils sont logés commodement, et moi qui suis sans livres, sans maîtres, mal logé, pourray-je bien étudier avec un soin qui m'occupe quasi tout entier bien souvent.

V. R. considérera cecy devant Dieu. S'il luy plaist. Je ne veux que sa plus grande gloire. Il est vray que je me bat contre mon ombre ; le temps parle pour moi il y a plus de trois ans où il y aura à la venue des vaisseaux, que je suis en charge. Le Père Lallemand étant ce qu'il est et demeurant à Kébec contentera infiniment. Je remercie déjà par avance V. R. de ce qu'elle m'accordera cette requeste. Voicy la seconde.

Le P. Bernier m'écrit qu'il ne saurait se consoler de ce qu'il nest point en Canada. Sinon dans la veue de ses péchés qui l'en empêche il me prie d'écrire à Rome pour luy, je dy tout mon cœur à V. R. il espère que delà on lui ouvrira la porte, les Provinciaux luy fermans en France. J'en ay escrit comme il m'en supplie, mais ce n'est pas déjà que j'attends ma plus grande consolation, mon R. P. Permettés moy, que je le demande pour Dieu, au nom de Dieu et en Dieu pour le salut de plusieurs âmes. Je renonce entièrement à tout ce qu'il y aurait de dérégulé dans mon affection ; non Mon R. P. ce n'est point l'affection de la creature qui parle Si V. R., à

qui Dieu se communique plus abondamment qu'à un pauvre pêcheur juge dans le dénuement de tout, en présence de Jésus Christ, qu'il soit plus nécessaire en France et auprès d'une femme qu'au milieu de ces peuples barbares *ad majorem Dei gloriam (voto, spreto)*. S'il rend tant soit peu de services à Notre Seigneur où il est, qu'il ne ferait en la Nouvelle-France, qu'il y demeure au nom de Dieu, c'est là où je le souhaite ; mais si V. R., juge que Dieu le veuille icy, Je le demande de tout mon cœur. La crainte que j'ay qu'il n'arrive quelque changement, me fait conjurer V. R. de nous donner selon le cœur qu'elle a pour nous. S'il sçavoit que celui qui lui pourra succéder dût hériter de son amour, je ne serois pas si importun, car il est vray que je suis honteux de tant presser. Encore le coup, mon R. P., qui sera conforme à son affection, donnés nous, s'il vous plaist, le P. Bernier et le P. Vimont. Si le P. Bernier ne passe pendant qu'elle est en charge, je l'attend plus. Je le demanderay tant à Dieu et j'ai la confiance en lui qu'il nous le donnera. V. R. trouvera-t-elle bon que je parle encore une fois librement pour un moment de tems. Le P. Lallemand Supérieur à Kébec, le P. Vimont et le P. Buteux demeureront au Fort, le P. Bernier et le P. Pinette ou le P. Garnier et le P. Mercier qui est au collège de Paris pour les Hurons. Je ne cognoy pas ce dernier, mais on m'en dy du bien ; pardonnez-moi mon R. P. pardonnez-moi mes sottises. J'entends que toutes mes demandes soient des refus si elles ne sont conformes aux volontés de Dieu qui me seront déclarées par celles de V. R. que j'embrasseray de tout mon cœur jusqu'à la mort, si je puis *et ultra*. Je ne peux ny ne veux déterminer de moi en aucune façon ny des autres, je propose avec amour et confiance et avec indifférence ; mais je demande les meilleurs ouvriers que je peux pour ce qu'il faut icy. En vérité des esprits qui viennent à la croix et non aux conversions, qui soient intérieurement souples et dociles autrement il n'a plus de pain icy et par conséquent point de fruits, il faut la chasteté de nos institutions tout-à-fait angélique, il je faut qu'étendre la main pour cueillir la pomme du péché, c'est à ce coup que mes langueurs seront ennuyeuses, car ce n'est pas encore fait. Parlons de l'estat auquel est notre maison pour le présent. Nous avons une maison qui a quatre chambres basses, la première sert de chapelle, la seconde de refectoire et dans le refectoire sont nos chambres, il y a deux petites chambres passables car elles sont de la grandeur d'un homme en carré, il y en a deux : *utrisque* qui ont chacune huit pieds ; mais il y a deux lits en chaque chambre voilà pour six personnes fort étroitement, les autres quand nous étions tous ensemble, couchoient au grenier. La troisième grande chambre sert de cuisine. La quatrième c'est la chambre de nos gens ; voilà

tout nostre logement. Dessus nous est un grenier si bas qu'on y sauroit loger, nous y montons avec une échelle. Il y avoit un autre batiment de mesme grandeur vis-à-vis de celui-cy ; les anglais en ont bruslé la moitié, l'autre moitié est couverte seulement de bousillée, elle sert de grange, d'estable et de menuiserie, nos gens cette année ont fait des aix, ont été cueillir les arbres dans les bois, ils ont mis des portes et des fenêtres partout. Il ont fait des petites chambres au réfectoire, quelques meubles, tables, escabeaux, crédance pour la chapelle et autres choses semblables ; ils ont enfermé notre maison de grand pieux de sapin, nous faisant une belle cour d'environ cent pieds quarré, le P. Denouë conduisoit cet ouvrage. Les pans (spieux) ont quatorze pied de hault. Il y en est entre près de douze cent, cela est beau à voir et bien utile, nous y avons mis de bonnes portes que Louys à bien ferés avec tout cela on a cultivé, labouré, ensemencé nos terres défrichées. Voilà les plus gros ouvrages de nos gens de l'état de la maison.

Voici ce qu'il faut faire doresnavant :

Il faut donc une petite maison en une pointe de terre qui est vis-à-vis de nous. Il n'y a que la rivière à passer, l'eau tourne quasi tout à l'entour de cette pointe faisant une peninsule, nous avons commencé à la fermer depuis du côté de la terre et nous logerons là-dedans nostre bestial scavoir est, les vasches et les cochons, il faut à cet effet dresser la même petite maison pour ceux qui en auront soin, comme aussy de bonnes estables bien abritées contre le froid. L'an passé on nous envoya un homme pour charpentier qui ne l'estoit pas, ce qui est cause qu'on n'a pas basti cette année, ce qui nous a fait un grand tort. Il faut en outre aschever de dresser ce bastiment bruslé par les Anglais. On est après depuis la venue des navires qui ont apporté un charpentier, il faut des planches pour le couvrir, faire les portes, fenêtres, etc Il nous faut faire une grange pour mettre ce qu'on recueillira de la terre. Il faut faire un puis, nous allons quérir l'eau à deux cents pas de la maison, c'est une grande peine l'hiver, notamment qu'il faut casser la glace de la rivière pour avoir de l'eau. Il faut raccommo-der et agrandir notre cave que nous avons entretenue jusqu'icy. Il faut redresser plus de la moitié des bastiments où nous logeons et recouvrir tout car il pleut et neige partout aux commencements nos pères ne firent qu'un meschant todis pour se loger, les anglais le négligeans il seroit desjà par terre si nous ne fussions retournés pour l'entretenir, ce ne sont que des planches et des petites lattes sur lesquelles on a bousillé. Il faut du monde pour le bestial, il faut labourer et ensemencer le plus que nous avons de terre, il faut faucher et

faire la moisson, il faut faire le bois de chauffage qu'on va desjà quérir assez loin sans charette, il faut faire la chaux. Il y a mille choses que je ne scaurois rapporter, que V. R. voie sy c'est trop de dix personnes pour tout cela, nous en demanderions vingt ou trente s'il y avoit dequoy les nourrir et paier, mais nous nous restreignons à dix avec trois de nos frères et encor ne scay-je si on pourra fournir en France ce qu'il faut pour cecy et pour nous, tant il y a de dépenses. *Ce qu'on peut prétendre de cette maison pour soulager lager la mission et frais qu'elle doit faire pour nostre entretien.*

Il y a quatre gros articles qui font la plus grande dépense de cette mission, les lards qu'on envoie, le beurre, les boissons et les farines. Avec le temps, le pais peut fournir cecy. Pour les lards, si dès cette année nous eussions été bastis, il n'en eut point fallu envoyer ou pas tant que l'année prochaine, nous avons deux grosses truies qui nourrissent chacune quatre petits cochons. Il a fallu nourrir cela tout l'esté dans nostre cour à découvert. Le P. Masse nous a eslevé ce bestial. Si cette pointe dont j'ay parlé estoit fermée on les mettroit là et on ne leur donneroit rien de l'esté. Je veux dire que dans quelque temps nous aurons du lard pour notre provision, c'est un article de 400 livres défalqué. Pour le beurre, nous avons deux vaches, deux petites génisses et un petit taureau. M. de Caen laissant icy son bestial voyant qu'il se fust perdu, nous retirasmes trois vaches ; de la famille qui est icy, trois autres ; eux et nous avons données à Mr. Giffard chacun une vache ; il nous en reste ce que je viens de dire, faute de logement elles nous coustent plus qu'elles ne valent, car il faut détourner nos gens de choses plus nécessaires, elles gatent ce que nous avons semé et on ne les peut garder dans ces bois, les mouches les tourmentent, elles sont venues tous aux trop tôt ; mais elles fussent mortes si nous ne les eussions recueillies, nous les avons prise comme abandonnées. Avec le temps, elles donneront du beurre la provision et des bœufs pour labourer et parfois de la chair

Pour la boisson, il faudra faire de la bierre ; mais nous attendrons encore que nous soyons bastis et qu'il y ait une brasserie dressée. Ces trois articles sont assurés avec le temps.

Pour les bleds, on a doute si la terre on nous sommes n'étoit point froide. Allons par ordre et voyons la nature du sol ; voici deux années que tout ce qui est du jardinage qui ne lève que trop a été mangé par la vermine qui provient ou du voisinage des bois ou de ce que la terre n'est pas bien encore exercée et purifiée ny aérée. Au milieu de l'esté, cette vermine meure et nous avons de fort beau jardinage.

Pour les arbres fruitiers je ne scay ce qui en sera. Nous avons deux allées l'une de cent piéds et plus, l'autre plus grande plantée de sauvageons de part et d'autre fort bien repries, nous avons huit ou dix autres de pommiers et poiriers qui sont aussi fort bien reprises, nous verrons comme cela réussira. J'ai quelque créance que le froid nuit grandement aux fruits, dans quelques années nous en aurons l'expérience, on y a vu des fois de belles pommes.

Pour le bled d'Inde, il meurt bien l'an passé, cette année il n'est pas beau.

Pour les pois, je n'en ai point vu chez nous de beaux, la terre poussent trop ils réussissent fort bien chez telle famille qui est lieu hault et bien aéré.

Le seigle a réussi deux ans; nous en avons semé pour en faire l'expérience, il est fort beau.

L'orge peut aussi réussir. Reste pour le froment, nous en avons semé à l'automne en divers temps, il s'en est perdu en quelque endroit sous les neiges, en un autre endroit il s'est si bien conservé qu'on ne voit point en France de plus beau bled. Nous ne savons pas bien encore le temps qu'il faut prendre devant l'hiver. La famille qui est ici a toujours semé du bled Marsais qui meurt fort bien en sa terre, nous en avons semé un peu cette année nous verrons s'il mourra. Voilà les qualités du sol où nous sommes. Je rapporte tout ceci pour ce que M. de Lauzon nous mandoit que nous transportassions nos gens aux Trois Rivières où l'on va faire une nouvelle habitation, disoit que tout meurissoit mieux en ce quartier là. On a été bien en branle s'il le falloit faire, du moins on y voulait envoyer trois ou quatre hommes. J'ay toujours creu qu'il ne falloit pas diviser nos forces et qu'il falloit faire réussir une maison qui fut par après le soutien des autres, qu'il falloit voir le bien devant que d'y rien entreprendre. Enfin ceux qui sont passés les premiers, mandent que la terre y est fort sablonneuse que tout y mourra mieux pour un temps mais que bientôt le sol sera las. Je m'en vay demeurer là comme j'ai dit avec le P. Buteux, nous verrons ce qui en est. Quand la terre seroit très-bonne, je ne serois pas d'avis qu'on quittast le soin de cette maison où nous sommes. C'est l'abord des vaisseaux, ce doit être le magasin, le lieu de refuge. La commodité pour le bestial, à cause des prairies, y est grande. Pour les farines au pis aller on peut avoir des seigles; mais j'espère qu'on aura aussi de bon froment et que le temps enseignera quand il le faut semer. Si le bled Marsais meurt, le froment, le seigle et l'orge viendront icy fort bien; tirons quelques conclusions de ce qu'il faut faire.

Primo.—Il se faut bastir pour nous loger, et les animaux et les bleds.

Secundo.—Il faut semer maintenant ce qui est nécessaire seulement pour le bestial et tascher au plus tôt dans peu d'années d'avoir des lards et du beurre. Tertio.—Estant logés, tous nos gens s'appliqueront à la terre à défricher et cultiver pour avoir des bleds ; voilà ce me semble l'ordre qu'il faut garder pour le temporel. Quand on sera basti, on ne tiendra plus ny charpentiers, ny artisans mais seulement des défricheurs et laboureurs pour l'entretienement de la maison. On empruntera parfois du fort un artisan donnant un homme en sa place pour le temps qu'on le tiendra.

Ou bien ce qui me semble le meilleur, on tiendra serviteurs domestiques et on nourrira des hommes qui défricheront et cultiveront à moitié et ainsy, estans interessés dans leur travail, on n'aura que faire de se mettre en peine d'eux. Il y a encore du temps pour penser à cela.

VOICY UNE AUTRE AFFAIRE :

On parle de commencer de nouvelles habitations en divers endroits et d'avoir de nos pères. J'ay une pensée que nous ne scaurions pas entreprendre de nous loger et bastir partout. Ce sera bien tout si nous faisons réussir le lieu où nous sommes et pourtant pour les autres habitations deux ou trois de nos pères ou deux pères et un garçon y pourront aller, et ces messieurs les logeront et entretiendront et fourniront tout ce qu'il faudra pour l'Eglise ou chapelle s'il leur plaist. Nous allons le P. Buteux et moy, comme j'ay déjà dit demeurer aux Trois-Rivières expressement pour assister nos Français car nous n'irions pas sans cela ; cependant nous portons des meubles pour la sacristie et habits pour nous, et ce que je trouve plus étrange nos propres vivres que nous leur donnerons ; car nous mangerons avec eux faute de logis où nous puissions nous retirer, nous ferons cela volontiers, car j'apprend que ces messieurs font et nous assistent tant qu'il peuvent selon l'état de leurs affaires aussy feson nous et ferons nous tout ce que nous pourrons aux Trois-Rivières jusques à de la cire et de la chandelle. Nous avons envoyé aux Hurons trois ou quatre personnes plus que nous n'eussions fait, n'estoit les affaires que j'ay recommandé à nos hommes. Il est vray qu'ils ont donné quelque chose pour ce subject à ce que m'a dit le P. Lallemand, je ne désire pas les importuner ; mais je scay leur aise ; qu'ils sachent que nous les recevrons de bon cœur et que nous espérons qu'il donneront ce qu'ils faut pour l'entretien des Pères aux nouvelles habitations et qu'il monteront leur chapelle

comme ils ont fait cette année celle de Kébec; et qu'ils donneront aussi des gages et des vivres aux hommes qui nous tiendront en leur considération; et pour leurs affaires, soit dans les Hurons, soit ailleurs, nous tenons ces hommes avec nous afin qu'ils ne se débauchent avec les sauvages et ne donnent mauvais exemples comme on fait autrefois ceux qui y étoient. Voilà pour le tempore de cette mission. Si je me souviens d'autres choses, je l'écriray en un autre endroit.

VENONS AU SPIRITUEL.

10. Nous espérons une grande mission avec le temps dans les Hurons, plûs grande et plus prochaine, si on y peut envoyer beaucoup d'ouvriers pour passer dans les nations voisines, le tout sous la conduite et l'ordonnance du Supérieur qui sera aux Hurons. Ces peuples sont sédentaires et en grand nombre, j'espère que le Père Buteux saura dans un an autant du langage Montagnais que j'en sçay pour l'enseigner aux autres et ainsy j'y ray où on voudra. Ce n'est pas que j'attend rien de moy, je tascherai de servir pour le moins de compagnon, ces peuples où nous sommes sont errans et en fort petit nombre, il sera difficile de les convertir si on ne les arreste, j'en ay apporté les moyens dans la relation.

Pour le Séminaire, hélas! pourroit-on bien avoir un fonds pour cela! dans les bastimens dont j'ay parlé nous désignons un petit lieu pour le commerce attendant qu'on fasse exprès un corps de logis pour le subject. Si nous étions bastis, j'espérerois que dans deux ans le P. Brébeuf nous enverroit des enfans hurons, on les pourroit instruire icy avec tout liberté, étant éloignés de leurs parens. O le grand coup pour la gloire de Dieu si cela se faisoit:

Quant aux enfans des sauvages de ce pais-cy, il y aura plus de peine à les retenir. Je n'y vois point d'autre moyen que celuy que touche V. R. d'envoyer un enfant tous les ans en France, ayant été là deux ans, il y reviendra sachant la langue, étant déjà accoutumé à nos façons de faire, il ne nous quittera point et retiendra ses petits compatriotes. Notre petit Fortuné, qu'on a renvoyé pour être malade et que nous ne pouvons rendre à ses parens, car il n'en a point, est tout autre qu'il n'étoit encore qu'il n'ait demeuré que fort peu en France: tant s'en faut qu'il courre après les sauvages il les fuit et se rend fort obéissant. En vérité, il m'éstonne, car il s'encourroit incontinent aux cabanes de ces barbares, sitost qu'on lui disoit un mot, il ne pouvoit souffrir qu'on luy commandast quoique ce fût, maintenant il est prompt à ce qu'il peut faire. Je voudrois envoyer cette année une petite fille que la famille qui est icy m'eût donnée, peut-être encore un petit garçon selon le désir

de V. R. Mais M. de Champlain m'a dit que M. de Lauzon lui avoit recommandé de ne laisser passer aucun sauvage, petit ou grand. J'é l'avois prié l'an passé du contraire ; j'ai quelque pensée que le P. Lallement a quelque part en ce conseil et en cette conclusion. Voicy les raisons pourquoy ils jugent qu'il n'est pas expédient qu'il en passe. 1o. L'exemple des deux qui sont passés et qui se sont perdus. Je responds que Louys le huron fut pris et corrompus par les Anglais et encore a-t il fait icy le devoir de chrestien, se confessant et communiant l'an passé à la venue et à son départ de Kébec. Il est maintenant prisonnier des Iroquois. Pour Pierre le Mantagnais mené en France par les Pères Récollets estant icy de retour, il fuyoit les sauvages ; on les contreiguit d'aller avec eux pour apprendre la langue qu'il avait oubliée, il n'y vouloit pas aller, jusques là qu'il dit, on me force, mais si j'y retourne une fois on ne m'aura pas comme on voudra. Les anglais sont survenus là-dessus qui l'ont gasté, adjousté que je n'ay point veu sauvage si sauvage et si barbare que luy. L'autre raison du P. Lallement est que ces enfans cousteront à nourrir en entretenir en France et la mission est pauvre. S'ils sont en un collège, on demandera pension, s'ils sont ailleurs, cela tardera les aumones que feroient les personnes qui les nourriront. Je répond que les collèges ne prendront point de pension et quand il en faudroit, je trouve la chose si importante pour la gloire de Dieu qu'il la faudroit donner. Le Père Lallement commence à guster mes raisons, car je l'assure qu'on ne peut retenir les petits sauvages s'ils ne sont dépaisés ou s'il n'ont quelques camarades qui leur aident à demeurer volontiers, nous en avons eu deux en absences des sauvages, ils obéissoient tellement quellement, les sauvages estoient-ils cabanés, nos enfans n'estoient plus à nous, nous n'osions leur rien dire. Si nous pouvons avoir quelques enfans cette année je ferai mon possible pour les faire passer du moins deux garçons et cette petite fille qui trouvera trois maisons pour une. On m'en demande en plusieurs endroits. Si M. Duplessis les conduit au nom de Dieu, soit ; quand le P. Lallement aura expérimenté la difficulté qu'il y a de retenir ces enfant libertins, il parlera plus haut que moy.

Votre R. voit par tout ce qui a été dit le bien que l'on peut espérer pour la gloire de Dieu de toutes ces contrées, et combien il est important, non seulement de ne rien divertir ailleurs de ce qui est donné par la mission de Kébec, moins encore de trouver quelque chose pour faire subsister du moins une maison qui serve de retraite aux nostres, de séminaire pour des enfans, et pour les nostres qui apprendront un jour les langues, car il y a quantité de peuples différens tous en langage.

LE BATTEUR DE SENTIERS.

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

IV.—DON REMIGO DIAZ.

(Suite.)

—Comment, vous couriez après mon cheval ?

—Oui. A peine étiez-vous entré dans cette maison, qu'un homme est sorti d'un fourré, s'est emparé du cheval, dont il a coupé la longe, et s'est sauvé avec ; comme nous étions trop loin pour l'en empêcher, nous nous sommes mis à ses trousses ; mais il paraît qu'il ne voulait pas le voler, car, après une course d'une demi-heure au plus, pendant laquelle nous n'avions rien gagné sur lui, il s'est arrêté, a abandonné le cheval au milieu de la route et s'est enfoncé dans des taillis où il nous a été impossible de le suivre nous avons dû nous borner à reprendre le cheval et à revenir.

—Quel conte me faites-vous là, drôles ? s'écria-t-il avec colère.

—Ce conte est une histoire parfaitement vraie, capitaine, répondit imperturbablement Pedroso, et maintenant je comprends la conduite de cet homme, qui m'avait d'abord semblé inexplicable.

—Voyons, que comprenez-vous ?

—Carai ! c'est bien facile : cet individu voulait seulement nous contraindre à nous éloigner, afin de donner à ses complices, probablement cachés dans le même fourré, la facilité de vous assaillir à votre sortie de la maison où vous vous trouviez.

Le capitaine fut frappé de ce raisonnement qui ne manquait pas d'une certaine logique ; la chose était possible ; plusieurs attaques du même genre avaient eu lieu depuis quelques jours à peine ; il ajouta donc foi au récit de Pedroso, récit appuyé de tous points par Carnero, et le soupçon qui avait germé dans son esprit contre don Gutierre s'évanouit complètement. D'ailleurs il reconnut l'impossibilité dans laquelle se trouvait l'haciendero, qui n'attendait pas sa visite, de lui avoir préparé cette embûche.

—Et cet homme, si vous le rencontriez quelque jour, seriez vous en mesure de le reconnaître ? demanda-t-il à Pedroso.

—Parfaitement, capitaine. Nous l'avons examiné assez attentivement pour cela.

—Alors, tout n'est peut-être pas perdu.

—Seulement, nous n'avons pas vu sa figure, dit Carnero avec bonhomie.

—Qu'est-ce que cela signifie, drôles ?

—Dame ! capitaine, cela signifie que cet individu s'est obstiné à ne nous montrer que son dos.

—Allez au diable ! vous êtes des imbéciles.

Les deux guérilleros échangèrent un regard railleur et aidèrent leur capitaine, à demi moulu par sa chute, à se remettre en selle.

—Au diable la sottise expédition que j'ai faite là ! grommela don Remigo d'un ton de mauvaise humeur, j'avais si joliment réussi à empocher ces cent onces ; maudits soient les voleurs qui m'en ont si promptement dépouillé.

Et après avoir jeté un long regard de regret sur la maison de don Gutierre, le capitaine reprit piteusement la route de Medellin.

Si don Remigo Diaz était triste, et certes il avait de puissantes raisons pour qu'il en fût ainsi, ses soldats, au contraire étaient d'une gaieté folle ; ils riaient et causaient entre eux avec des éclats de voix qui avaient la faculté d'agacer considérablement les nerfs du malencontreux officier, quoiqu'il n'osât pas leur imposer silence.

Enfin, lorsque les trois chevaliers se trouvèrent en vue du village, don Remigo se tourna vers Pedroso.

—Vous êtes bien joyeux, lui dit-il.

—Dame ! répondit carrément le drôle, nous n'avons pas de sujets d'être tristes, nous autres.

—C'est vrai, dit-il en soupirant, on ne vous a pas volé cent onces.

—Comment, capitaine, vous aviez une si grosse somme sur vous ! c'est bien imprudent par le temps qui court.

Je venais de la recevoir, fit-il tristement.

—Ceci change la question, capitaine ; ainsi moi, tel que vous me voyez, capitaine, je ne porte jamais plus de quatre onces sur moi, de crainte d'accident.

Don Remigo Diaz dressa l'oreille.

—Hein ! dit-il, quatre onces ; c'est fort joli, et les avez-vous en ce moment sur vous ?

—Certes, je les ai, capitaine.

—Et vous, Carnero, portez-vous autant d'argent ?

Oh ! moi, je suis plus riche, capitaine, j'ai six onces.

—Ah ! dit-il avec un nouveau soupir plus profond que le premier, je comprends maintenant, pourquoi vous êtes si joyeux. Ecoutez, mes amis, ajouta-t-il au bout d'un instant, il faut que vous me rendiez un service.

Eh ! dit Carnero.

Hum ! murmura Pedroso.

—Vous hésitez, mes amis, dit-il d'un ton de reproche.

—Oh ! non fit vivement Carnero.

—A la bonne heure, reprit-il.

—Nous refusons, ajouta brutalement le positif Pedroso.

Comment, vous refusez ?

—Mon Dieu, oui, capitaine ; mais, si cela vous convient, nous vous proposerons un marché.

—Va pour le marché, cela me dispensera de la reconnaissance.

—La reconnaissance, c'est bien usé, capitaine, dit Pedroso en avançant la lèvre inférieure d'un air de dédain.

—Voyons le marché.

—Vous nous donnerez une permission d'un mois pour aller nous divertir où cela nous plaira.

—Vous avez quelque affaire en vue, drôles.

—Je ne dis pas non.

—Est-elle bonne ?

Pas mauvaise, capitaine.

—Ne puis-je donc pas en être ?

—C'est impossible ; deux hommes suffisent, un troisième mangerait les bénéfices.

—Alors n'en parlons plus ; donc vous voulez un congé d'un mois.

—Oui, capitaine.

—Et que me donnerez-vous pour cela ?

—Cent piastres, dit triomphalement Pedroso.

—Ce n'est pas assez ; vous êtes de bons soldats, je taxe vos services à quatre piastres par jour.

Oh ! nous ne valons pas autant, capitaine.

—Vous êtes trop modestes ; cent vingt piastres, ou tout est rompu ; cela ne fait que soixante piastres chacun, c'est pour rien ; qui sait ce que vous rapportera votre affaire ? Eh bien, qu'en dites-vous ?

—Va pour cent vingt piastres, capitaine.

—Hum ! j'aurais dû vous demander davantage ! Enfin je suis trop bon, donnez.

—Pardon, capitaine, et notre permission ?

—Je la signerai dans un instant.

—Eh bien, donnant donnant, capitaine, comme cela il n'y aura pas d'erreur.

Don Remigo sourit en homme qui comprenait la portée de cette parole, et dix minutes plus tard il signait la permission et empocha gaiement les sept onces de ses soldats.

Le soir, don Miguel et son oncle eurent un entretien qui se prolongea fort avant dans la nuit.

Lorsque chacun se fut livré au repos et que toutes les lumières furent éteintes, le jeune homme se rendit au corral en compagnie de don Gutierre, sella son cheval et sortit de la maison, dont son oncle referma la porte derrière lui.

Au lieu de se retirer, don Gutierre s'enveloppa dans son zarapé afin de se garantir de la fraîcheur glaciale de la rosée, s'étendit à terre dans l'ombre projetée par la haie et l'attendit.

Un peu avant le lever du soleil, c'est-à-dire vers trois heures du matin, le pas d'un cheval se fit entendre, se rapprocha peu à peu et s'arrêta devant la porte, contre laquelle on heurta avec précaution.

Don Gutierre se leva et alla ouvrir, c'était don Miguel qui rentrait.

La porte refermée, le jeune homme mit pied à terre et reconduisit au corral son cheval blanc d'écume et ruisselant de sueur.

Après que l'animal eut été dessellé et bouchonné avec soin, les deux hommes se dirigèrent vers la maison.

Jusqu'à ce moment pas un mot n'avait été prononcé, ce fut seulement lorsqu'ils se trouvèrent dans le cabinet de don Gutierre que celui-ci adressa enfin la parole à son neveu :

—Eh bien ? lui demanda-t-il d'une voix contenue.

—C'est fini, répondit le jeune homme.

—Vous avez vu la personne en question ?

—Je l'ai vue, tout est convenu entre nous, son avis, que je partage entièrement, est que, puisque votre présence à Medellin est connue, il faut vous montrer hardiment, agir différemment serait paraître vous cacher ; en vous voyant aujourd'hui assister aux bals

et aux réjouissances, nul ne songera à vous soupçonner ; d'un autre côté, don Luis Morin pense qu'il pourra plus à l'aise causer avec vous au milieu de la foule, sans attirer l'attention, que s'il se rendait ici.

—Et est-ce toujours pour aujourd'hui ?

—Toujours ; il se réserve de vous donner les dernières explications.

—Fort bien, mon neveu, et après ?

Don Miguel ouvrit son portefeuille et en tira plusieurs papiers qu'il donna à don Gutierre.

—J'ai vu le *senor* Lizardi lui-même ; malgré l'heure avancée de la nuit, il travaillait encore dans son cabinet, il m'a remis, ainsi que cela avait été convenu entre vous, des lettres de change pour un million cinq cent mille piastres, tirées sur les meilleures maisons d'Espagne, d'Angleterre et de France, ainsi voilà, quelque chose qui arrive, la plus grande partie de votre fortune sauvée ; le *senor* Lizardi reste, m'a-t-il dit, votre débiteur de sept cent mille piastres qui seront soldées à vous ou à votre mandataire, à votre première réquisition, où et comme cela vous plaira ; voilà, je crois, mon cher oncle, toutes les commissions dont vous m'aviez chargé.

—Oui, mon neveu, et je vous remercie de l'intelligence et de la rapidité que vous avez mise à les exécuter ; maintenant retirez-vous dans votre appartement, le jour ne va pas tarder à paraître, il faut que personne ne se doute de votre sortie de cette nuit, d'ailleurs, vous devez avoir besoin de repos ; bon sommeil, mon neveu.

—Et vous, mon oncle, qu'allez-vous faire ?

—Je vais, de même que vous, essayer de dormir quelques heures, je veux être frais et dispos pour la fête, ajouta-t-il en riant.

—C'est vrai, répondit le jeune homme sur le même ton.

Ils se séparèrent après s'être serré la main. Quelques minutes plus tard, l'oncle et le neveu dormaient, selon l'expression espagnole, *a pierna suelta*.

DÉPART POUR LA FÊTE.

Les fêtes de Medellin sont, à juste titre, célèbres dans toute la Terre chaude, et attirent une affluence considérable de gens de toutes les parties de l'Etat de Vera-Cruz.

Ces fêtes ont conservé, dans certains de leurs détails, un caractère chevaleresque fort intéressant à étudier.

Dès le matin les cloches commencèrent à sonner à toute volée, et les boîtes et les *cohetes* à éclater de toutes parts.

Dans les anciennes colonies espagnoles, il n'y a pas de bonnes fêtes sans pétards, la quantité de poudre qui se brûle dans ces circonstances est incalculable.

Nous nous rappelons à ce sujet une anecdote assez singulière, à cause du personnage qui y joue le rôle principal.

Lors de l'insurrection du Mexique contre la métropole, quand les Espagnols eurent été définitivement chassés du Mexique, le roi Ferdinand VII demanda un matin à un noble mexicain réfugié à la cour d'Espagne :

—Senor don Cristoval de Caserès, que pensez vous que fassent en ce moment vos compatriotes ?

—Sire, répondit gravement don Cristoval en s'inclinant devant le prince, ils tirent des pétards.

—Ah ! fit le roi, et il passa.

Vers deux heures de l'après-midi du même jour le roi accosta de nouveau le même gentilhomme :

—Et à présent, lui demanda-t-il gaiement, à quoi s'occupent-ils ?

Sire, répondit le Mexicain, non moins gravement que la première fois, ils continuent à tirer des pétards.

Le roi sourit, mais ne répliqua pas.

Le soir, cependant apercevant par hasard don Cristoval de Caserès parmi les courtisans qui faisaient cercle autour de lui, le roi lui adressa pour la troisième fois la même question.

Plaise à Votre Majesté, sire, répondit le gentilhomme avec son imperturbable sang-froid, ils tirent toujours et de plus en plus des pétards.

Cette fois le roi n'y put tenir, il éclata d'un fou rire : chose d'autant plus extraordinaire que ce monarque n'a jamais passé pour être très-gai de caractère.

Tirer des pétards, voilà le plaisir suprême des Hispano-Américains.

Toutes les fêtes mexicaines se résument ainsi : tirer des pétards, jouer au *monte*, parier aux combats de coqs et danser surtout ; danser partout, dans les maisons, dans les cours, dans les rues et sur les places, aux sons criards de la vihuela et du jarabè raclés frénétiquement par des Indiens ivres de mezcal, qui hurlent en même temps des chansons qu'ils improvisent séance tenante, et qui généralement, ont le privilège de plaire beaucoup aux assistants, qui applaudissent à tout rompre, avec des cris, des rires et des contorsions de possédés.

Dès le lever du soleil, Medellín avait pris un aspect inusité ; sur le seuil de toutes les portes laissées ouvertes, apparaissaient les

habitants revêtus de leurs costumes de cérémonie ; sur les places des estrades réservées, aux danseuses, car seules les femmes dansent dans les fêtes, étaient dressées ; de nombreux *ventorillos* ou débits de liqueurs fortes s'élevaient à chaque coin de rue, des boutiques d'eau fraîche, de limonade, etc., s'improvisaient çà et là, alternées par des tables de monte qui déjà se couvraient d'or ; plus loin, dans des cabanes en toiles s'organisaient les combats de coqs.

Une foule bariolée de mille couleurs tranchantes circulait dans toutes les directions en riant, criant et gesticulant, les cavaliers accouraient à toute bride, attachaient leurs chevaux fumants au premier endroit venu, et, sans plus se soucier d'eux, allaient gaiement se mêler à la fête, dont ils avaient hâte de prendre leur part.

C'était un péle-mêle, un tohu-bohu inouï, dominé par le bruit des pétards et des boîtes, qui éclataient sans interruption de tous les côtés à la fois.

Cependant, à cause de la chaleur torride du milieu du jour, la fête ou fandango n'est réellement dans tout son éclat que lorsque le soleil est sur le point de disparaître, que l'ombre commence à couvrir la terre, et que la brise de mer, qui se lève alors, vient rafraîchir l'atmosphère embrasée.

Le matin, pendant le déjeuner, don Gutierre avait annoncé à ses filles son intention de les conduire le soir au fandango.

Nouvelle qui avait rempli de joie le cœur des deux sœurs ; Sacramento et Jesusita jouissaient, dans tout l'Etat de Vera-Cruz, d'une réputation justifiée d'excellentes danseuses.

A peine se furent-elles levées de table, que les jeunes filles se renfermèrent dans leur chambre afin de procéder à leur toilette du soir, grave affaire pour elles, et qui absorba leur attention pendant la journée tout entière.

Don Miguel, bien qu'il fût prévenu d'avance, éprouva cependant un tressaillement de joie en entendant don Gutierre manifester l'intention de conduire ses filles à la fête ; le jeune homme avait ses projets, il voulait profiter de l'occasion qui se présentait pour tenter une expérience du succès de laquelle, devait dépendre le bonheur ou le malheur de sa vie.

Ce ne fut que quelques instants avant de se mettre à table pour le repas du soir que les filles sortirent de leur chambre et apparurent dans tous leurs atours.

Don Miguel ne put retenir un cri d'admiration en les apercevant : elles étaient réellement ravissantes.

Leur toilette était cependant des plus simples, toutes deux portaient des robes de fine mousseline, serrées étroitement aux hanches

par une ceinture de soie bleue ; sur leur chemise de batiste, dont les larges manches étaient brodées et garnies de dentelles, était placée une gorgerette qui voilait sans les cacher leurs blanches épaules.

Les longues tresses de leurs cheveux, relevées sur la tête, étaient maintenues par un peigne d'écaille rehaussé d'or massif, une profusion de fleurs de suchil s'épanouissait dans le chevelure de Sacramenta et lui formait une fraîche couronne. Jesusita en portait une pareille, mais de fleurs de floripondio. Leurs pieds étaient chaussés de bas de soie à jour à coins d'or, et de souliers de satin bleu brodés de filigrane.

Mais ce qui donnait un charme inexprimable à la toilette des jeunes filles, c'était la quantité de *cucuyos*¹ semés dans leur couronne, et dont la lueur bleuâtre ceignait leur front d'une ravissante auréole. Une bordure de *cucuyos* était attachée aussi au bas de leurs robes, et les enveloppait pour ainsi dire d'un cercle magique, qui donnait à leur démarche quelque chose de mystérieux et de fantastique qui portait l'âme à la rêverie.

Elles s'avancèrent ainsi souriantes et majestueuses, au-devant de don Miguel, qui, en les apercevant, avait joint les mains avec ferveur en murmurant d'une voix brisée par l'émotion :

— Mon Dieu qu'elles sont belles !

Mais si l'admiration du jeune homme s'adressait également aux deux sœurs, son regard se reportait avec plus de complaisance sur dona Sacramenta. Les femmes n'ont même pas besoin de regarder pour être certaines de l'effet qu'elles produisent sur leurs admirateurs.

L'adoration de don Miguel gonfla leur cœur de joie.

— Comment me trouvez-vous, mon cousin ? lui demanda Sacramenta, en se penchant coquettement vers lui.

— Trop belle, murmura-t-il d'une voix sourde.

— Une femme n'est jamais trop belle pour celui qui l'aime, répondit malicieusement la jeune fille ; vous n'êtes pas aimable ce soir, mon cousin.

— C'est que j'ai peur, reprit-il douloureusement.

— Peur, fit-elle en souriant, et de quoi, s'il vous plaît ?

— De votre beauté, qui brûlera tous les cœurs, ma cousine.

Elle haussa légèrement les épaules :

— Mon Dieu, que vous autres Tierras a dentro vous êtes peu galants ! dit-elle avec dédain.

— Les Costenos le sont davantage, n'est-ce pas, Sacramenta ?

— Que voulez-vous dire, don Miguel ? reprit-elle avec hauteur.

¹ Vers luisants, coiffure et garniture fort en usage au Mexique.

Rien autre que ce que je dis, ma cousine, fit-il tristement.

—Pourquoi le tourmenter ainsi ? dit Jesusita en s'interposant, tu le rendras fou avec tes taquineries.

—Je ne sais ce qu'il a ce soir, il est insupportable fit-elle avec impatience.

Le jeune homme pâlit et porta vivement la main à son cœur, comme s'il y eût éprouvé une douleur subite.

—Vous êtes cruelle, Sacramenta, s'écria-t-il ; soit, je ne vous fatiguerai pas davantage de ma présence, allez à la fête sans moi, vous ne sauriez manquer de cavaliers qui seront heureux de se déclarer vos esclaves ; quant à moi, je renonce à rechercher à être distingué par vous.

—A votre aise, mon cousin, répondit-elle en riant ; ainsi que vous-même l'avez dit, nous ne manquerons pas de cortejos, qui seront, sinon aussi aimables que vous, du moins plus galants.

—Oui, oui, reprit-il avec colère, le nombre en est grand, je n'en doute pas, et parmi eux don Remigo Diaz est un des plus favorisés probablement.

—Et quand cela serait, dit-elle en minaudant, de quel droit essayeriez-vous de vous y opposer ?

Je ne m'y opposerai pas, Sacramenta, dit-il d'une voix brève et ferme, je le tuerai.

—Vous le tuerez ! s'écria-t-elle avec une expression indéfinissable.

—Oui, je le tuerai, parce que vous l'aimez, et que votre féroce coquetterie m'a brisé le cœur.

La jeune fille avait pâli à ces paroles.

—Oh ! murmura-t-elle, ingrat et fou, sur quelles preuves appuyez-vous cette accusation ?

—Que sais-je ? vous vous jouez de moi en me laissant croire parfois que vous n'êtes pas insensible à mon amour, et lorsque je sens l'espoir entrer dans mon cœur...

—Eh bien ? dit-elle vivement.

—Tout à coup vous prenez un malin plaisir à me rendre d'un mot le plus malheureux des hommes ; non, non, ajouta-t-il en hochant tristement la tête, j'ai vainement essayé de me faire illusion, le voile étendu sur mes yeux est enfin déchiré, je reconnais mon erreur.

La jeune fille l'écoutait toute pensive en jouant machinalement avec une fleur de suchil qu'elle tenait à la main.

—C'est vrai, murmura-t-elle, je vous ai trompé, Miguel ; jamais jusqu'à ce jour je ne vous ai, en aucune façon, encouragé à me faire la cour, vos hommages ont passé inaperçus devant mes yeux.

—Vous le reconnaissez donc enfin ! vous l'avouez, Sacramento, je vous suis odieux ! cette fleur que vous tourmentez en ce moment entre vos doigts crispés, cette fleur même, si je vous la demandais, vous me la refuseriez, n'est-ce pas ?

Elle se détourna à demi, lui lança un long regard, et, avec un sourire d'une angélique douceur :

—Oui, dit-elle, je vous la refuserais, Miguel.

Et au même instant la fleur de suchil, s'échappant de sa main, vint tomber juste aux pieds du jeune homme.

Don Miguel se précipita pour la ramasser, tandis que les jeunes filles s'envolaient comme des colombes effarouchées, en riant comme des folles.

—Ah ! s'écria-t-il, avec une expression de joie radieuse, en couvrant la fleur de baisers, elle m'aime, mon Dieu ! elle m'aime ! La fleur de suchil est un talisman, ajouta-t-il, la donner ou la laisser prendre, c'est avouer qu'on aime ! oh ! sois bénie, pauvre petite fleur sauvage, car tu me rends à la vie en me disant d'espérer.

Après avoir encore baisé la fleur à plusieurs reprises, il la cacha vivement dans sa poitrine en entendant un bruit léger auprès de lui.

C'était un des peons de son oncle, qui venait l'avertir que le diner était servi.

Il se rendit en toute hâte à la salle à manger, où tout le monde déjà était réuni.

Le repas était fort gai, don Miguel causait avec une verve intarissable, la joie immense qui inondait son cœur débordait de toutes parts.

Sacramento et sa sœur le regardaient parfois à la dérobée en souriant malicieusement entre elles ; quant à don Gutierre, sa surprise fut extrême, il ne savait à quoi attribuer l'humeur joyeuse de son neveu, si calme et si sérieux d'ordinaire.

Quand on se leva de table la nuit était complètement tombée.

—Nous partons pour le fandango, ninas, dit avec bonté don Gutierre, amusez-vous, dansez, enfin prenez autant de plaisir que vous pourrez : il faut profiter des occasions de se divertir lorsqu'elles se présentent, aujourd'hui est à nous, demain n'est à personne.

(A Continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Depuis que Thiers a perdu l'équilibre qu'il maintenait avec tant d'efforts et qu'il s'est donné le luxe de culbuter de la Présidence, le Maréchal MacMahon a accepté et exercé le périlleux honneur de gouverner le peuple français d'ordinaire si ingouvernable. Au reste McMahan est monté au poste présidentiel avec les meilleures intentions du monde et qu'il annonce dans son message à l'assemblée :—“ libérer notre territoire envahi après d'affreux malheurs, et rétablir l'ordre dans une société travaillée par l'esprit révolutionnaire....Je considère le poste où vous m'avez placé comme celui d'une sentinelle qui veille au maintien de l'intégrité de votre pouvoir souverain.”

Assurément nul autre que lui eût pu combler le vide creusé par la chute de Thiers. Pendant que monarchistes, impérialistes et républicains se déchiraient mutuellement, pendant que conservateurs et radicaux se faisaient une guerre acharnée et incessante, il fallait un homme d'un caractère irréprochable, ne trempant jamais dans les coalitions, ne se jetant point dans les luttes politiques, et indifférent à tout ce qui n'avait point pour but le bien et la gloire de la France. Il fallait un homme d'un prestige reconnu afin d'en imposer aux gouvernements européens et leur inspirer la confiance. McMahan est arrivé à propos à ce moment de crise politique qui a failli tourner à la révolution, comme il est arrivé à propos à la bataille de Magenta à la rescousse de l'Empereur à demi vaincu. McMahan est populaire dans l'armée et avec l'armée, toujours prête à obéir aux ordres d'un tel chef, il n'y a aucune révolution à redouter. Pour qui connaît le caractère pacifique et peu ambitieux de McMahan il n'y a pas lieu de croire au retour du césarisme.

Thiers n'a été vaincu que par la coalition des monarchistes soutenue par vingt-cinq impérialistes et quelques républicains du Centre-Gauche. Quelqu'habileté qu'il ait montré à gouverner l'Etat il a dû s'effacer pour ne pas être débordé par le radicalisme qu'il avait flatté quelquefois par tactique mais qu'il aurait dû combattre constamment de front. Quoiqu'il en soit Thiers a rendu à la France d'incontestables services à une des époques les plus critiques de son histoire. Il a grandement contribué à relever les ruines de la dernière guerre à l'intérieur et à établir des rapports pour la plupart bienveillants avec les Etats de l'Europe.

En dehors des luttes politiques il se produit en France un reveil religieux qui rappelle le moyen âge. En dépit des athéistes et des progressifs modernes qui n'ont que trop longtemps prêché contre toutes manifestations religieuses et ridiculisé notre foi, les âmes reprennent leur élan vers Dieu et l'on voit des milliers de pèlerins accourir à Notre-Dame de Lourdes et à Paray-le-Manial. Le christianisme se trouve dans une époque de recrudescence, et en face des sceptiques et des impies on ne rougit plus d'aller aux temples et de pratiquer les exercices de dévotion. Voilà un signe certain et réel de régénération qui annonce que la France a encore de hautes destinées à remplir.

* * *

L'ère des persécutions religieuses en Italie n'est pas encore finie. Les ennemis de l'Eglise travaillent constamment et avec une rare énergie à l'accomplissement de leur œuvre sinistre. Nous avons encore à enrégistrer un de leurs triomphes infernaux. Le Sénat Italien vient d'approuver la loi abolissant les corporations religieuses. Et pour que ce crime soit bien et dûment consommé il ne reste plus que la sanction royale, laquelle ne se fera probablement pas attendre. Car tout le monde connaît avec quelle complaisance Victor-Emmanuel marche à la remorque de la révolution. Il n'y aura que les représentations des puissances catholiques d'Europe qui l'empêcheront de sanctionner cette odieuse injustice.

C'est avec calme et résignation que Pie IX assiste au spectacle de ces lâches attentats contre la liberté religieuse. Au milieu de toutes les épreuves il garde une âme sereine ; car il sait que le jour du triomphe arrivera bientôt. Il porte prestement le fardeau des âges et le voilà entré plein de santé au vingt-huitième anniversaire de son élévation au Pontificat. Il a reçu à cette occasion d'innombrables marques de sympathie. Les députations ont inondé les abords du Vatican et les témoignages de respect ont éclaté de toutes parts.

.

L'Espagne est toujours empêtrée dans le borbier révolutionnaire. L'anarchie la plus complète continue à régner dans ce malheureux pays. Le désordre existe parmi les citoyens, et la démoralisation a envahi l'armée du gouvernement. En fait, ce gouvernement ne sait trop que faire, et son malaise se manifeste de plus en plus clairement dans une foule d'évolutions politiques qu'il exécute à tout hasard et qui n'amènent aucun résultat. Comme un malade dévoré de la fièvre il prend mille poses différentes dans l'espérance du repos ; et il confirme l'idée qu'on a de sa faiblesse en accumulant ministères sur ministères. Ainsi dernièrement encore trois ministères se sont formés et succédé en vingt-quatre heures ; Figueras, Margall et Salmeron sont venus tour-à-tour prendre les rênes de l'Etat, et conduire les destinées du pays. Chacun vient à son tour escalader les hauteurs gouvernementales et puis culbuter le moins prosaïquement possible. Et voilà comment l'histoire d'un pays se forme, et voilà comment l'on marche à rebours et à grandes enjambées vers le progrès.

Et pendant que le désordre intérieur tient ainsi continuellement les ministères en haleine, le canon gronde dans le nord de l'Espagne, les soldats de Don Carlos marchent de provinces en provinces. Les troupes du gouvernement reculent constamment devant l'invasion carliste, et la cause monarchique échancre lentement mais sûrement la cause des radicaux et des républicains.

.

En face des désordres soulevés dans le sud des Etats-Unis par le mauvais rapport qui existe entre les races blanche et noire, le public se remet à discuter la question d'un rapprochement qui pourrait s'opérer entr'elles. On leur prêche la conciliation et on semble désirer que toutes deux vivent sur un pied d'égalité. Un comité d'hommes éminents en Louisiane a adopté des résolutions à cet effet. " Cette prétention, dit un journal américain est naturelle de leur part, nous le reconnaissons. Il est désirable, dans l'intérêt de l'alliance politique des deux races, alliance que nous n'avons cessé de recommander, que cette prétention soit accordée dans des limites raisonnables, mais cette concession ne peut résulter que de l'abandon *volontaire* par les blancs de leurs préjugés. C'est une bonne politique, de la part des citoyens éminents de la communauté, de faire toutes les recommandations possibles à ce sujet ; ce serait sage, de la part des masses de la population, de se conformer,

aussi rapidement et aussi généralement que possible, à ces recommandations. Mais il ne faut pas songer à imposer comme un droit ce qui n'en est pas un et ce qui ne peut être que le résultat d'une concession volontaire, et il faut s'attendre à des objections et à de nombreuses exceptions et compter sur la raison, l'exemple et surtout sur le temps, pour universaliser l'œuvre d'unification dont quelques citoyens ont eu la louable initiative."

En attendant que le temps et les événements aient fait disparaître cette fausse condition sociale, la meilleure politique est d'user de modération dans l'exercice du pouvoir, de réprimer énergiquement tous les abus et toutes les injustices et de préparer insensiblement les esprits à ce nivellement des races.

* * *

Le Canada et Montréal en particulier ont eu quelques jours d'émotion politique. à propos de la session des commissaires chargés de s'enquérir de la vérité des accusations de M. Huntingdon contre le Gouvernement au sujet du contrat du Pacifique qui a été octroyé à Sir Hugh Allan. On prétendait que la Compagnie Allan s'était mise de connivence avec les capitalistes américains pour exercer une pression considérable sur le Gouvernement et accaparer ses faveurs.

La Commission qui a siégé ces jours-ci n'a pu examiner et juger la portée de ces accusations parce qu'elle n'avait pas le pouvoir de recevoir sous serment le témoignage des témoins, pouvoir qu'elle ne pouvait exercer qu'en vertu d'une commission royale. Deux des commissaires bien connus pour leurs idées oppositionnistes, MM. Blake et Dorion, ont demandé que les témoins fussent entendus sans serment vû leur réputation d'hommes d'honneur, et ainsi l'enquête n'aurait pas été retardée. De leur côté, les trois autres commissaires voulant que l'enquête eût la plus grande force possible en assermentant les témoins en vertu d'une commission royale, il a été résolu que la commission ajournerait ses séances.

Mais si l'enquête n'a pas encore mis au jour ces fameuses accusations, la presse libérale prise d'un beau zèle pour la vérité s'est hâté de publier des lettres privées de Sir Hugh Allan par lesquelles M. Huntingdon dans sa motion, avait crû pouvoir établir la complicité du Gouvernement. Ces lettres n'incriminent le Gouvernement en aucune manière. Il est étonnant même qu'on ait fait autant de bruit avant leur publication et qu'on se soit si prématurément flatté de renverser avec cette pierre d'achoppement les ministres au pouvoir.

Dans tous les cas, il est d'importance majeure que le pays connaisse la vérité pleine et entière. S'il y a des spéculateurs égoïstes qui travaillent et conspirent contre nos intérêts, il faut les éliminer sans pitié. Mais si d'un autre côté il en est qui nous aident généreusement et noblement à marcher vers le progrès et la prospérité ce serait être aveugles pour nous-mêmes et ingrats pour eux que de ne pas leur accorder un peu de confiance et ne pas seconder leurs efforts.

Montréal, 18 juillet 1873.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

BIBLIOGRAPHIE.

Revue Catholique des Institutions et du Droit—Baratier frères et Dardelet, libraires-éditeurs, à Grenoble, France.—Prix de l'abonnement annuel : 10 frs.

Nous avons reçu par le dernier Courrier d'Europe les premières livraisons de cette nouvelle et intéressante publication. C'est une œuvre essentiellement catholique et qui mérite tous nos encouragements, ce sont de nouveaux alliés et nous souhaitons à leur œuvre la bienvenue la plus cordiale et la plus sincère. Le but de la Revue est de défendre les principes catholiques en matières de droit et de législation, elle cherche à rétablir la société ébranlée sur ces anciennes bases de l'autorité Religieuse et politique qui avaient jusqu'ici fait sa grandeur et sa puissance. Pour nous la Revue est tout un événement, elle est l'indice certain du travail, lent sans doute, mais ferme et progressif de la réaction qui s'opère dans les esprits en France. Combien de fois au milieu de ces convulsions terribles auxquelles la malheureuse France a été en proie dans ces derniers temps nous nous sommes demandé : quand donc sonnera l'heure de la paix, du repos, de la réaction ? Le mal nous paraissait quelquefois si profondément enraciné, le génie révolutionnaire nous semblait étreindre avec tant de force ce peuple infortuné que, bien souvent, notre âme, presque découragée, semblait croire à cet *abandon* dont parle l'Écriture, juste châtiment que Dieu réserve aux grands coupables. Tour à tour les révolutions et les désastres, le fer et le feu ont fait leur œuvre terrible et sanglante et la Providence restait sourde aux prières des bons et des innocents, aux gémissements des blessés et des orphelins. La colère de Dieu fut implacable et le 19^e siècle vit un jour, jour de deuil et de tristesse, cette fière nation gauloise, se réveiller de sa léthargie sans sceptre, sans hommes d'état, sans généraux, captive, courbée sous le lourd genou de l'envahisseur ! Le monde entier fut ému de ces revers sanglants et terribles et la société en deuil partageait ses larmes sur la captivité du Vieillard du Vatican et sur les malheurs de la fille aînée de l'Église. Les jours d'épreuves et de tristesse ont été longs, il a fallu boire la coupe des amertumes jusqu'à la lie, mais aujourd'hui tout nous permet d'espérer que nous touchons enfin à une ère nouvelle de foi et

de prospérité. Le catholicisme voit ses défenseurs se rallier plus nombreux et plus courageux que jamais et ce n'est plus qu'une question de temps pour que les esprits se calment et que le soleil de Rome inonde de nouveau de ses rayons bienfaisants cette terre de France autrefois si belle et si fertile en actions héroïques.

La *Revue Catholique* sera un noble drapeau et qui dans sa sphère, servira de point de ralliement aux Catholiques populations de Grenoble ; nous n'avons aucun doute que l'encouragement qu'elle rencontrera en France et à l'étranger lui assurera longue vie et prospérité.

Afin de mieux faire comprendre la mission que se propose de remplir, la *Revue*, nous allons maintenant donner quelques passages de la belle lettre que M. Claudio Jannet, un des collaborateurs distingués de cette publication, a adressée au Directeur Gérant de la *Revue Canadienne*, ensuite nous donnerons un extrait du programme de la *Revue* et enfin le sommaire de la livraison du mois de mai dernier.

" J'ai l'honneur, dit M. Jannet, de vous adresser par le même courrier, deux numéros d'une nouvelle *Revue* que vient de fonder dans un de nos centres provinciaux les plus importants, Grenoble, un groupe de juriscultes catholiques désireux de réagir contre les doctrines de l'absolutisme de l'Etat, que la révolution a infiltrées dans nos lois et de profiter pour cela de cet immense besoin de réforme sociale que tout le monde ressent en France après nos désastres.

" La première pensée de notre *Revue Catholique des Institutions et du Droit*, remonte à l'époque du Concile du Vatican. Après six mois d'existence elle vient de recevoir la plus haute consécration par un bref du Saint Père.

" Cette recommandation et le but que nous poursuivons nous vaudront, je l'espère, les sympathies de l'excellente *Revue Canadienne*, je viens vous demander de vouloir bien échanger avec notre *Revue*.

" ... Nous désirons donner à notre œuvre, surtout après le haut encouragement qu'elle vient de recevoir, un caractère international ou pour mieux dire catholique, et naturellement notre première pensée est pour cette seconde France, restée notre sœur par la langue, la religion, les affections et chez laquelle nous aimons à retrouver l'image d'un passé tout plein d'honneur dont la révolution nous a fait perdre jusqu'à la tradition. Nous pensons aussi que peut-être notre *Revue*, placée au centre de ce conflit de doctrines qui se fait sentir, au moins par contre-coup, de l'autre côté de l'Atlantique, pourrait avoir son utilité pour les catholiques du Canada.... J'ose espérer que ce sentiment de solidarité chrétienne nous fera juger favorablement les démarches que j'ai l'honneur de faire auprès de vous etc., signé: Claudio Jannet, avocat à la Cour d'Appel d'Aix en Provence, Docteur en droit."

S'il est vrai de dire que le style c'est l'homme, certainement que la lettre de M. Jannet ne peut nous donner qu'une haute idée de son noble caractère et de son dévouement sans bornes à la cause sainte du catholicisme. C'est la voix d'un ami sincère du Canada et la lettre de M. Jannet serait une perle de plus que M. Benj. Sulte pourrait fort bien ajouter à son joli travail intitulé *le Canada en Europe*.

Terminons maintenant par un extrait du programme de la revue et en donnant le sommaire de la livraison du mois de mai :

" Les institutions et les lois qui sont toute la vie des nations, on les a déshéritées, chez nous, du principe de la vie sociale en les *secularisant*, en les faisant de plus en plus obligatoirement laïques, c'est-à-dire, dans la

pensée des meneurs, obligatoirement athées, et on a fini par les rendre incompatibles, non-seulement avec la dignité d'un peuple catholique, mais encore avec l'existence d'un peuple quelconque. L'état fait profession d'athéisme depuis 89 ; il est facile de prouver que c'est la véritable cause de notre agonie, et que ce système, qu'on appelle progrès, n'est qu'une impiété au point de vue de la foi, une nouveauté dans l'histoire, une folie au point de vue de la raison ; au point de vue national et patriotique, un suicide que l'on voudrait persuader à la France.

Toutes les questions qui concernent l'Etat athée et l'Etat chrétien, et la transition de l'un à l'autre, entrent donc dans le plan de cette *Revue*. Ce sont, en d'autres termes, toutes les questions et de droit public et de droit privé, de jurisprudence et de législation ; car il est peu de rouages de notre organisme social où l'irréligion n'ait pénétré. Partout c'est le même travail de dissolution. A la base, au centre et au sommet, tout a été faussé et dénaturé. Suivant le langage échappé à un écrivain de la libre-pensée, "la France est à refaire de haut en bas" (M. P. Sarcey), (le *Gaulois* du 10 mars 1871).

Une *Revue* n'est pas une œuvre personnelle, elle est un rendez-vous de lumières et d'efforts, un centre d'union et de travail. Aussi, faisons-nous appel à la collaboration de tous ceux qui pensant que le salut de la France est dans son retour à la Religion, veulent concourir à ce sauvetage de la patrie, sur le terrain immuable des principes catholiques, sous la double bannière de la Patrie et de l'Eglise. Convaincus que, pour ne point errer, l'homme a besoin des guides auxquels Dieu a confié la conservation de la lumière en ce monde, nous serons toujours soumis à tous les enseignements tombés de la chaire du Souverain Pontife, et toujours prêts à recevoir avec reconnaissance les observations des Evêques..... C'est en affirmant la vérité sans la diminuer ni la compromettre, que nous pensons être vraiment de notre temps, et comme les concessions et les transactions ont fait leurs preuves de ruineuse impuissance, nous croyons n'avoir plus rien à attendre que la seule chose qui reste à expérimenter pleinement : la sincérité du vrai et le courage du bien.

La *Revue*, outre les encouragements sympathiques de jurisconsultes éminents, a reçu les adhésions des Cardinaux-Archevêques de Besançon et de Bordeaux, des Archevêques d'Auch, de Toulouse, de Bourges, des Evêques de Belley, du Puy, d'Evreux, de Poitiers, de Marseille, de Mende, de Rodez, de Saint-Brieux, de Grenoble, de Sées, de Digne, d'Arras, de Moulins, de Coutances et Avranche, de Quimper, de Langres, de Bayeux, etc."

Sommaire de la livraison du moi de mai dernier : I Bref de Sa Sainteté Pie IX à la rédaction. II La Révolution par M. Gustave de Bernardi. III De l'Etat enseignant, par M. V. Nicolet. IV La Sépulture Catholique et la loi civile, par M. André Gairal. V Le mouvement pour la réforme sociale. VI *Revue Judiciaire*, par M. E. Perrier."

Nous souhaitons à la *Revue* tout l'encouragement quelle mérite, et nous n'avons aucun doute qu'elle aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques catholiques.

CHARLES C. DE LORIMIER.